

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Où nous mène le cinéma?
L'autre danger
Trois figures de femmes de notre histoire
En quelques lignes...
Belgique et Pologne
Saint François, inspirateur de beauté
Philosophie autour de l'Action catholique
Stein, l'ennemi de Napoléon

S. Exc. Mgr MATHIEU
Maurice PERCHERON
Vicomte Ch. TERLINDEN
* * *

Charles d'YDEWALLE
Martial LEKEUX, O. F. M.
D^r DENYS GORCE
Constantin de GRUNWALD

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Voix de nos Évêques : Lettre Pastorale de S. Exc. Mgr Rasneur, évêque de Tournai, Mgr. J. Schyrgens.

Où nous mène le cinéma?

⊗ (repréciser les sous-titres)

Tel était le titre de la remarquable conférence que fit, dans plusieurs villes de Belgique, S. Exc. Mgr Mathieu, évêque d'Aire et de Dax.

La haute personnalité du conférencier et l'importance du sujet qu'il avait à traiter ont groupé partout de brillants auditoires.

A Bruxelles, une assemblée de près de deux mille personnes était présidée par S. Em. le cardinal Van Roey, archevêque de Malines, et honorée de la présence de M. van Zeeland, Premier Ministre, et de M. du Bus de Warnaffe, ministre de l'Intérieur.

La conférence de Liège était présidée par S. Exc. Mgr Kerkhofs; celle de Bruges, par S. Exc. Mgr Lamiroy; celle de Namur, par S. Exc. Mgr Heylen; celle de Louvain, par S. Exc. Mgr Ladeuze, recteur magnifique de l'Université catholique.

Nous sommes heureux de publier ici le texte intégral de cette causerie que les auditeurs de l'éminent conférencier aimeront certainement à relire et que nous ne pourrions assez recommander d'ailleurs à l'attention de tous nos lecteurs.

Le cinéma est, en effet, un des plus grands problèmes qui se posent, à l'heure présente, à l'Action catholique.

I

J'ai le sentiment d'aborder, dans une conférence unique, un sujet d'une complexité redoutable dont le plein développement exigerait plusieurs heures d'entretien. Car je voudrais vous dire, en faisant le moins de phrases possible, deux choses qui sont très importantes pour l'avenir du christianisme et pour l'avenir même de notre civilisation :

1^o Ce qu'est le cinéma par rapport à nous et où il nous mène;

2^o Ce que nous devons être par rapport au cinéma et où nous devons le mener.

* * *

Qu'est-ce que le cinéma?

N'attendez pas de nous une définition. Je me contente de le décrire sous ses aspects qui sont multiples, car il est à la fois un

art, un moyen d'éducation, un instrument de propagande, une industrie, un commerce.

Un art.

Il est d'abord un art, le septième art, qui doit être ou veut être une représentation esthétique des joies et des souffrances capables d'émuvoir le peuple (Goebbels, discours de Berlin).

On lui a contesté toute valeur artistique. Qui ne connaît les anathèmes de Duhamel contre le spectacle cinématographique qui, au lieu d'éveiller l'effort intellectuel, assoupit l'intelligence et ne donne au spectateur que des plaisirs fugitifs, épidermiques.

La joie artistique se mérite. Elle se conquiert de haute lutte par ceux-là seuls qui savent s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Mais le cinéma, s'il a quelquefois diverti Duhamel, ne lui a jamais demandé de se surpasser et c'est à ce signe qu'il discerne que ce divertissement n'est pas un art.

C'est par là justement qu'il saisit les masses ignorantes. Incapables de penser par elles-mêmes, elles prennent place devant les images mouvantes avec la résolution très ferme de renoncer à l'effort pour se donner un amusement qu'elles ne peuvent pas et ne veulent pas contrôler. Même les spectateurs qui seraient capables de critiquer abdiquent leur jugement et se livrent passifs, dociles à l'influence de l'écran. Tout récemment un critique se demandait pourquoi le chef-d'œuvre de Maeterlinck, *La Princesse Isabelle*, n'avait pu tenir l'affiche que pendant quelques représentations. Ne fallait-il pas expliquer cette défaillance de goût, « l'affaissement de l'esprit public », par l'action du cinéma parlant? A cette explication plausible il joignait cette « primarisation générale » qui n'a pas permis aux spectateurs le léger effort d'esprit qui leur eût permis de suivre le poète.

Le cinéma, dit L. Romier, représente « une prodigieuse économie d'effort intellectuel », et cette « prodigieuse économie » d'effort intellectuel ne va pas sans danger pour la volonté. Quand on pense avec les idées de tout le monde, on n'est pas loin de vouloir avec la volonté de tout le monde. Et comme, en somme, ce qui fait la personnalité d'un homme c'est son degré

d'intelligence et de volonté, le cinéma ne conduirait-il pas à l'anéantissement de la personnalité?

Oui, le cinéma est un prodigieux instrument de dépersonnalisation.

Saint Augustin, dans ses *Confessions*, nous raconte comment Alipius fut, un jour, entraîné malgré lui aux jeux du cirque que pourtant il détestait de toute sa délicate sensibilité. Il suivit des camarades après avoir affirmé *adéro absens*. (Je serai présent tout en étant absent). Il se vantait. Car dès qu'il vit couler le sang, dit saint Augustin, ce fut comme s'il avait bu de la férocité : « *Immanitatem simul ebibit* »... « *Non erat jam ille qui venerat, sed unus de turba* (conf. VI, 8).

Combien cette dernière notation est juste. Il n'était plus celui qui était venu. Il était un du troupeau, une unité, un numéro anonyme qui avait abdiqué son moi, perdu son identité spirituelle, pour revêtir cette âme collective qui faisait palpiter et délirer la foule.

N'est-ce pas ce qui se passe dans le cinéma?

Le film fait l'unanimité de la salle, c'est-à-dire, au sens étymologique du mot : il communique aux spectateurs les plus divers une âme commune. Il les fait sortir d'eux-mêmes...

Sortir de soi n'est pas toujours mauvais, mais il s'agit, lorsque l'on veut sortir, de savoir où l'on va. C'est ainsi que saint Thomas, à la suite du pseudo-Denis, observe que l'amour est, par nature, extatique. Cette extase est *bonne*, quand elle nous met hors de nous pour nous faire monter au-dessus de nous-mêmes; *mauvaise* quand elle nous met hors de nous, pour nous faire descendre au-dessous de nous. C'est ce que saint Thomas appelle, de son nom propre, l'extase, non pas d'amour, mais de concupiscence.

Dans quel sens opère l'extase cinématographique? Dans le sens de la descente? de la montée? Et voilà qu'insensiblement nous glissons du point de vue artistique au point de vue moral. Les paradoxes de Duhamel nous montrent qu'il est au moins discutable que le cinématographe soit un art. Mais ce qui est au-dessus de toute discussion, c'est qu'il est un puissant moyen d'éducation et de propagande.

Un moyen d'éducation.

Qu'il soit un moyen puissant d'éducation, S. S. Pie XI ne l'ignore pas. Deux fois, en moins de quatre ans, il a alerté l'Apostolat de la Prière : une première fois pour signaler les dangers du cinéma; une deuxième fois pour recommander « le cinéma éducatif ». Et cette *lex orandi*, cette loi de la prière est pour nous une *lex agendi* une loi de l'Action catholique. L'Action catholique ne doit pas, en effet, se contenter de combattre les abus; cette tâche négative n'épuise pas son rôle pas plus que la prière contre les dangers n'épuise l'intercession de la prière catholique. Elle serait du reste tout à fait incapable de combattre les abus si elle ne se décidait à organiser les usages : car on ne détruit vraiment que ce que l'on remplace.

MAL NÉCESSAIRE

On a dit souvent que la presse était « un mal nécessaire » et tout récemment quelqu'un parlait du cinéma sonore comme d'un « bien qui répand la terreur ». Deux mots d'esprit également éloignés de la vérité et dont la fortune serait également imméritée. Car le cinéma, comme la presse, est une force qui n'est en elle-même ni bonne ni mauvaise; elle est indifférente. Tout dépend de l'usage que l'on veut en faire. Il a cela de commun avec toutes les forces créées par la science. Les forces créées par la science sont des forces neutres. C'est la liberté humaine malveillante

ou bienveillante, malfaisante ou bienfaisante qui les fait sortir de la neutralité. Les sciences nous disent ce qui est, elles ne nous disent pas ce qui doit être. Elles nous parlent à l'indicatif, mais jamais à l'impératif, au moins à l'impératif absolu. Quand il leur arrive d'employer ce mode, c'est au conditionnel. Elles nous disent : « Si tu veux fabriquer de l'acide sulfurique, combine dans telles et telles proportions du soufre, de l'oxygène et de l'hydrogène. » Mais quel usage moral dois-je faire de l'acide sulfurique ainsi combiné? La chimie ne me le dit pas. Vous avez sans doute entendu parler d'un crime commis en France par un assassin qui après avoir tué deux femmes a essayé de dissoudre les deux cadavres dans l'acide sulfurique et a répandu cette bouillie humaine, qui n'a de nom dans aucune langue, sur les allées de son jardin. Est-ce que Lavoisier serait responsable de ce crime? L'unique responsable est la liberté humaine qui a abusé de cette invention. Mais cet abus ne doit pas nous faire oublier les nombreux usages très légitimes à l'actif de l'industrie dans tous les pays du monde.

Et ici se superpose à la science une loi de la conscience, le cinquième commandement qui, lui, commande à l'impératif et sans conditions : « Tu ne tueras pas »; de même les sciences nous disent : « Si tu veux réaliser un film techniquement parfait, observe telles et telles règles, applique tels et tels procédés indiqués par l'expérience scientifique ». Mais est-il bon, est-il mauvais de produire tel ou tel film qui va lancer à travers le monde et imposer à l'acceptation de plusieurs millions de spectateurs telle conception de la vie en général, telle conception de la vie familiale, telle conception de la vie nationale ou internationale? Là les sciences naturelles comme telles n'ont rien à répondre. Il ne s'agit plus, en effet, de ce qui est, il s'agit uniquement de ce qui doit être, et, seule, une science normative, la science morale, a compétence pour donner à ce problème la solution qu'il comporte. Le film n'est donc ni moral ni immoral, il est agent de moralité ou d'immoralité suivant la volonté des auteurs qui le conçoivent, des industriels qui le réalisent, des commerçants qui le vendent. Et ici se superpose à la loi scientifique du film une loi de la conscience : le cinquième commandement : « Tu ne tueras point... Tu ne tueras point les âmes ». Le cinéma peut en effet intoxiquer les âmes, les assassiner, comme il pourrait les guérir et les ressusciter. Nous pouvons dire de lui ce que Corneille disait de Richelieu, son impérieux protecteur :

*Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.*

Hélas, du cinéma tel qu'il a fonctionné jusqu'ici, on peut dire surtout : « Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. »

CONCEPTION DE LA VIE

Que l'écran projette sur la salle qui le contemple une appréciation ou une conception de la vie, c'est l'évidence même. Non pas, certes, une appréciation ou une conception nettement exprimée, mais suggérée parce qu'elle est vécue dans l'attitude même des personnages, dans leurs réactions spontanées, dans leur habituelle manière d'être et de sentir.

Il s'en dégage d'abord, pour la vie individuelle, un matérialisme pratique, d'autant plus dangereux qu'il passe inaperçu. Le film ne prêche pas, il ne dit pas ce qui doit être, il prétend exprimer ce qui est, ce qui se fait, ce qui se dit. Voilà ce que tout le monde fait... généralisera bientôt le spectateur. Si tout le monde le fait, pourquoi me gêner?.. Ce serait bien naïf. Laissons-nous aller. Cessons d'être une exception pour entrer dans la règle... si j'ose dire. Et alors s'opère, en sens inverse, le mouvement des brebis.

L'unique brebis demeurée enfermée dans le bercail n'a qu'un rêve; rejoindre les nonante-neuf fugitives qui en sont sorties. Un matérialisme agressivement proclamé mettrait en garde les auditeurs, les réveillerait de leur assoupissement critique où les laisse s'enfoncer le matérialisme inconscient des tristes personnages qui vivent sur l'écran ou font semblant de vivre. Tout s'y passe comme si la matière existait seule, comme si l'âme et Dieu n'avaient aucune réalité. L'âme, Dieu n'interviennent presque jamais pour régler leur activité morale; toute la vie s'organise en dehors de la morale ou contre la morale, sans même que le remords vienne attester une certaine santé de l'âme ou du moins une certaine aspiration à la santé.

Dans cette conception de la vie, le sens du péché, et par conséquent le sens de la Rédemption, est aboli.

DÉTERMINISME PASSIONNEL

Il l'est par le déterminisme passionnel qui mène les animaux sexuels dont les images mobiles s'agitent sur l'écran. Regardez-les : n'ont-ils pas l'air de marionnettes dont tous les gestes obéissent au jeu des mêmes ficelles? « C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. » Mais, tandis que dans la tragédie classique Phèdre était par une contradiction heureuse, harcelée de remords, les Phèdre de cinéma, plus logiques, sont étrangères à ce sentiment qui ne peut en effet coexister avec la fatalité de la passion. Ah! que l'on comprend la réponse faite par un ouvrier à l'enquête menée par un directeur d'école allemand, à Essen : « Au ciné, on vit la vie libre des jeunes gens et on y apprend à entamer des rapports faciles avec les femmes. » Dès lors, tous les sophismes trouvent leur justification. « Les droits de la passion sont irrésistibles »; « Il faut vivre sa vie; « L'amour est purificateur »; « Ton corps est à toi », etc. Oui, tous ces sophismes tombent dans la nuit du cinéma, jusqu'au fond enténébré des consciences, comme sur un bouillon de culture admirablement préparé par l'écran et ensemencé par ces images toutes-puissantes.

LE MARIAGE

Que devient dès lors la conception du mariage avec ses idées essentielles d'unité, de fécondité, d'indissolubilité? « On y exalte, dit l'encyclique *Casti Connubii*, les divorces, les adultères, etc... Si on ne va pas jusqu'à les exalter, on les peint sous des couleurs telles qu'ils paraissent innocentés de toute faute et de toute infamie. » Pour illustrer pratiquement ces fortes paroles de Pie XI, voici une salle de ma banlieue parisienne de cinq ou six cents spectateurs, dont la bonne moitié n'a pas dépassé vingt ans. Un film américain doublé. Quelle est l'histoire? Une femme, lâchée par un directeur de cirque, paye une de ses compagnes pour qu'elle séduise le jeune fils de celui par qui elle a été abandonnée. La séductrice connaît son métier et s'y emploie par les moyens les plus directs. Le jeune homme est timide, elle lui fait la leçon. Elle réussit, mais voici qu'elle l'aime et que le sentiment de l'amour vénal fait place au sentiment de l'amour désintéressé. Ils s'épousent et ils partent. Elle gagne la vie du ménage par son métier de danseuse nue pendant que lui fait ses études pour être... « notaire » (1).

Beaucoup de films français ne valent guère mieux que ce film américain, et M. Delac, président de la Chambre syndicale du Cinéma français, signale : « Le Canadien ne peut admettre notre littérature cinématographique marquée au coin du fameux triangle, vous savez : le mari, la femme, ... et l'autre. » L'autre, ce n'est, hélas! pas l'enfant.

Oh! sans doute « les amours faciles réussissent toujours pour le mieux au cinéma ». C'est pourquoi elles « faussent les idées de la jeunesse et l'incitent à s'y adonner, mais la réalité est tout autre; tout ce qui s'ensuit, c'est la désorganisation de la famille, qui déjà sous l'influence de la vie moderne, a du mal à se maintenir unie et solidaire (1).

PRIMAUTE DE L'ARGENT

La primauté de l'amour fait naturellement alliance avec la primauté de l'argent. C'est dans la nature des choses. L'argent n'est-il pas le moyen d'acheter tous les plaisirs et le monde n'a-t-il pas mis toutes les voluptés, toutes les félicités, depuis les plus raffinées jusqu'aux plus innommables, en équation avec de la monnaie? L'argent est donc une force plus puissante que l'amour, puisque l'argent achète l'amour et que l'amour lui obéit. Par amour, nous entendons ici l'amour tel que le cinéma l'a retréci et avili en le réduisant à n'être qu'un contact brutal et sommaire entre deux épidermes. Les consciences, pas plus que les sensualités, ne résistent à la monnaie. Le véritable dieu, le véritable moteur non mû, c'est Mammon, à qui tout obéit, même Vénus. Voilà la leçon du cinéma et la conception de la vie qui s'incarne dans les aventures de ses personnages... Le peuple aime qu'on lui montre la richesse et le monde riche, soit pour satisfaire à un instinct d'admiration, soit pour nourrir son instinct de jalousie ou de légitime indignation.

Un ouvrier répondait à l'enquête dont nous avons déjà parlé : « Au ciné, je trouve toutes les personnes que je hais et avec lesquelles nous devons bientôt régler nos comptes : les grands élégants avec leurs autos et les riches qui s'amuse sur les plages. »

Telles sont, ramenées à leur expression la plus simple, les idées que l'écran enfonce chaque jour dans la sensibilité populaire. Et vous savez la puissance des idées ou plutôt de ces images concrètes; images visuelles, images auditives, bientôt peut-être images olfactives qui s'installent d'une manière insidieuse dans les cerveaux si imprudemment accueillants des spectateurs.

PUISSANCE DES IDEES

Les images ne sont pas seulement des représentations, elles sont aussi des forces qui invitent à agir dans le sens de la représentation. Toutes les idées ont un coefficient d'efficacité pour l'action. Les idées qui ont le coefficient le plus élevé sont celles qui correspondent à nos instincts et à nos passions.

Au contraire, les idées abstraites, rationnelles ou raisonnables ont le plus faible coefficient d'impulsion. Dans une image plus jolie qu'exacte, Aristote comparait le cerveau à une glace qui refroidit nos émotions. Plus les idées se font proches de nos sens, plus elles sont incarnées et plus aussi elles ont un pouvoir d'entraînement vers l'acte correspondant. La puissance du cinéma, où toutes les idées s'incarnent dans des aventures passionnées et passionnantes, est une force incomparable. Ce sont des images gonflées d'émotion, plus chaleureuses que lumineuses, mais qui, par cela même, répondent mieux à l'attente du public venu non pas tant pour s'éclairer que pour s'émouvoir. Ajoutez à cela que le sujet est en état de moindre défense intellectuelle. Il l'est en raison de sa culture : les ignorants fréquentent le cinéma plus que les hommes cultivés. Il l'est en raison de l'âge : les jeunes fréquentent le cinéma plus que les hommes mûrs et les vieillards. Plus que les vieux, les jeunes ont besoin de rêver. Ce besoin de rêver s'ouvre deux issues : parce que les jeunes ont besoin

(1) Emprunté à *Choisir*.

(1) DE LUCA, A propos de l'Égypte.

d'amour ou d'amourettes, le rêve prend la direction sentimentale; parce qu'ils ont besoin d'action ou d'agitation, le rêve prend la direction des aventures. Or, le cinéma, par ses films satisfait à la fois et surexcite le goût sentimental et la tendance aventurière. Le spectateur est enfin en état de moindre défense en raison de cette abdication du sens critique dont nous avons déjà parlé à l'occasion du caractère artistique du cinéma. Rassemblez toutes ces données et vous soupçonneriez les ravages que peuvent exercer les suggestions cinématographiques quand elles véhiculent des idées dangereuses pour la vie de l'individu, de la famille, de la société; quand elles véhiculent des conceptions sur la vie, l'amour, l'argent, en opposition directe avec la morale évangélique. Vous sentirez également quel prodigieux instrument de propagande peut être le film au service d'une idée nationale, internationale.

Un moyen de propagande.

PROPAGANDE NATIONALE ET NATIONALISTE

1^o Commençons si vous le voulez par l'idée nationale ou nationaliste. Le service que le cinéma peut rendre à l'idée nationale, aucun pays ne l'a pressenti comme les Etats-Unis. Ceux-ci, en 1929, produisaient 85 % de la consommation mondiale, c'est-à-dire 78,000 kilomètres de films. Quelle puissance pour un pays!.. Il y a de quoi américaniser tous nos songes. Et comme les Américains sont experts dans l'art des chiffres, le tsar du cinéma américain, M. Hays, fait danser à nos yeux une arithmétique très certainement réaliste et probablement réelle. « Dans les premiers mois de 1929, 112 millions de pieds de films exportés ont fait que des marchandises valant 112 millions de dollars ont été vendues grâce à nos films. En accoutumant tous les peuples du monde à ces marchandises provenant de nos manufactures, le film produit un travail équivalent à celui de cent mille vendeurs. » Que dites-vous de ces équations?

HISTOIRE DE TROIS FILMS

Mais le film n'est pas seulement un catalogue animé en faveur de la marchandise américaine, c'est aussi un livre d'histoire en images au service du prestige américain.

En voulez-vous quelques exemples? Voici trois films qui tendent par des moyens divers à exalter l'Amérique. Rapprochés, ils font un jeu de contraste savant créé tout entier, par et pour le mensonge. Entendez bien pour le mensonge par omission. Car quelquefois ne pas dire toute la vérité, c'est ne pas dire la vérité, quand cette restriction mentale est inspirée par l'intention de tromper.

a) Premier film, projeté dans des cinés français, au cœur de Paris, dans des salles louées à l'année par des trusts américains. Le titre : *Les Ombres blanches*. Le sujet : une critique des méthodes françaises de colonisation dans une partie du Pacifique. Un hasard qui paraît bien trop intelligent pour être du pur hasard veut que cette partie du Pacifique présente la plus haute valeur stratégique pour la flotte américaine (*Revue des Deux Mondes*, 15 février 1930).

b) Deuxième film : cela s'appelle *Ennemis de la femme*. Et les dernières scènes se déroulent à la fin de la guerre.

On n'a pas oublié le défilé des troupes sous l'Arc de Triomphe. Mais les seules troupes qui défilent sont les troupes américaines, juste de quoi insinuer que, seules, les troupes américaines ont

remporté la victoire. Et cependant l'histoire tout court, qui, en l'espèce, ne coïncide pas avec l'histoire américaine, affirme que quelques Belges défilèrent sous l'Arc de Triomphe, et même quelques Français.

c) Enfin le troisième film, sous le nom suggestif de *Rose du Ruisseau* : c'est un ramassis de toutes les absurdités et de toutes les obscénités qui valent à Paris sa réputation mondiale de mauvais lieu. Quand le film américain entre dans les écuries d'Augias, c'est pour ajouter...

Rapprochez ces trois films, car il est très probable que des spectateurs étrangers ou français les ont subis dans des salles parisiennes. Quelle est l'impression d'ensemble qu'ils vous laissent? *Rose du Ruisseau* vous montre une France moralement pourrie, ce qui confirme l'impuissance colonisatrice des Français affirmée par les *Ombres blanches*. Et enfin les *Ennemis de la femme* vous trouvent très disposés à accueillir le fait historique d'une guerre, la plus grande guerre des temps modernes, gagnée par les Américains, peuple sain et vigoureux, ayant le génie et la force colonisatrice. En attendant de coloniser nos pays, ils annexent nos cerveaux.

Il faut aimer son pays. Encore n'est-il pas recommandable de servir son prestige par des réticences qui sont des mensonges, par des vérités si partielles qu'elles en deviennent partiales.

PROPAGANDE INTERNATIONALISTE

2^o L'Internationale recourt d'ailleurs au même procédé que le nationalisme américain. Le XIII^e Congrès du parti communiste russe proclame : « Le cinéma doit être un puissant instrument d'éducation communiste et d'agitation. » Lénine en avait la conviction puisque, dès le 27 août 1919, il signait un décret plaçant le commerce et l'industrie cinématographiques... sous la dépendance du Commissariat du Peuple à l'instruction publique.

Aussi le gouvernement soviétique produit et exploite lui-même commercialement le film. Il en assure l'exportation, et pour garantir la bonne qualité technique du film, il forme lui-même les acteurs, tout comme pour en garantir la bonne qualité si j'ose dire morale, il en concentre la direction idéologique au Commissariat de l'Instruction publique des Républiques fédérales.

Les auteurs soviétiques savent animer les scènes sans les alourdir par l'intention trop visible de propagande qu'ils maintiennent à l'arrière-plan, comme le prouve un film qui, pendant un mois, au théâtre Pigalle, a fait tous les jours salle pleine. Il s'agit du *Chemin de la Vie*. C'est la pure prédication soviétique, mais camouflée.

Thème : Cinquante enfants abandonnés. Une rafle les conduit devant un tribunal perplexe. Cette perplexité se dénoue heureusement par l'intervention d'un homme dévoué qui déclare : « Confiez-moi cette vermine. » La vermine ainsi confiée est enfermée dans un couvent désaffecté où l'on soumet les corps couverts de crasse au régime de la douche et les âmes endurcies par le mal au régime du travail. Mais la crasse des âmes s'avère plus résistante que la crasse des épidermes. Il y a chez ces pauvres enfants des retours offensifs de la sauvagerie primitive qui à un moment donné éclate en révolte. La révolte est réprimée à coups de revolver. Cette répression coûte la vie à l'homme dévoué, dont se déroulent à la fin les funérailles imposantes.

Ce sont des vérités partielles aboutissant à la vérité partielle, c'est-à-dire au mensonge, car il est vrai que le travail possède une vertu naturelle de conversion, comme son contraire, la paresse exerce une action naturelle de perversion. C'est la vérité morale du drame, mêlée à cette autre vérité humaine, à savoir

qu'un corps sain et propre doit accompagner une âme saine et nette.

Mais qui a multiplié dans la Russie soviétique cette plaie des enfants abandonnés? Qui a organisé ces mariages et ces divorces accélérés, désorganisateurs de la famille? Qui a massacré leurs parents? Qui a peuplé de pères et de mères de famille les ignobles bagnes russes? C'est ce que le film ne laisse pas soupçonner.

Une seule image s'imprime dans le souvenir des spectateurs : la Russie leur apparaît comme un pays où l'on trouve de braves gens soucieux de régénérer l'enfance dégénérée. Il oublie que la France est le pays de saint Vincent de Paul qui se survit dans une postérité spirituelle, groupant quarante mille filles de la charité, qui sont des dévouements sans film. Et quand l'auditoire du théâtre Pigalle s'est dispersé dans les divers quartiers de Paris, chacun a pu se dire : « Les Soviets ne sont pas ce que les journaux bourgeois nous disent. Ils nous bourrent le crâne avec leurs histoires sur la férocité des communistes russes... Quoi, c'est ça l'homme au couteau entre les dents? Ce n'est pas chez nous, dans notre fumier capitaliste, qu'on verrait pousser de ces belles fleurs de dévouement... » Etc., etc.

Ces réflexions et d'autres analogues sont la récompense qui paye largement toute la dépense engagée en faveur de la propagande communiste.

PROPAGANDE A REBOURS

A côté de cette propagande consciente et voulue en faveur de l'idée impérialiste, ou internationaliste, voici un phénomène de propagande à rebours nullement prévu, nullement cherché, exercé sur des populations que nous qualifions d'inférieures. Nos films ont atteint les civilisations païennes. Celles-ci, sous les lueurs de notre cinéma, ont-elles subi le sentiment d'une infériorité? Au contraire, n'ont-elles pas estimé qu'elles étaient moralement supérieures et que, par suite, elles n'avaient rien à gagner à notre contact?

Distinguons dans notre civilisation l'aspect purement scientifique baconien, pour parler comme M. Duhamel. Les moins intelligents parmi les populations non évoluées y sont peu sensibles. Quant aux plus intuitifs, ils sont éblouis et l'éblouissement est une forme de la cécité.

Mais si nous considérons dans la civilisation son aspect moral, son caractère humain, nous constatons que tous, cultivés ou non, y sont très sensibles. Témoin ce Sénégalais, soldat en France, à qui on demandait ce qu'était la civilisation, montrant une Fille de la Charité qui passait : « Ça civilisation », disait-il, et indiquant un canon posté au côté d'un monument aux morts : « Ça, pas civilisation! » Nos écrans montrent-ils aux Sénégalais beaucoup de Filles de la Charité?

Voulez-vous quelques témoignages réunis par l'apôtre du cinéma, M. le chanoine Brohée?

« Je suis Hindou, les blancs m'appelleraient nègre... Je ne connais pas d'autre aspect de leur civilisation, mais ce que je viens de voir et ce que j'ai eu occasion de voir d'autres fois m'incite à croire que les peuples anglais et américain sont les plus crétins et les plus immoraux du monde. »

Et voici la déclaration d'un sultan malais : « Quelle masse d'homicides, de voleurs, de traîtres, de bandits, de faussaires, de dégénérés, d'épouses infidèles, de jeunes filles sans pudeur, on voit dans vos films. Et dire que chez nous on a cru si longtemps à la supériorité de votre civilisation. »

On n'y croit plus et nous voyons où nous mène le cinéma. D'une part, il mène au paganisme les peuples civilisés par le

christianisme; d'autre part, il mène loin de la lumière chrétienne les peuples encore assis à l'ombre de la Mort.

Certains peuples, tel le Japon, ont vite fait d'assimiler notre civilisation baconienne. Mais ce qui finalement dans l'ordre des impressions demeure, c'est le contraste entre notre civilisation matérielle et morale, c'est que si le corps des Européens s'est beaucoup agrandi par les découvertes modernes, leur âme est demeurée si petite qu'elle s'avère insuffisante pour animer ce grand corps, et que, suivant l'expression de Bergson, « ce corps agrandi attend un supplément d'âme ».

« LE SIGNE DE LA CROIX »

Ce supplément d'âme, comment le donnerons-nous aux civilisations que nous qualifions d'inférieures si nous ne l'avons pas? Dis-moi comment tu filmes et je te dirai qui tu es. L'immoralité du film est à la fois la cause et l'effet de l'immoralité de la civilisation où elle se développe. Les artistes du Moyen âge savaient faire passer dans leur peinture, leur architecture, leurs drames et leurs mystères leur âme, une âme qui leur donnait de penser et de sentir chrétiennement. Au contraire, de l'inintelligence du sentiment religieux résultent des perversions comme celle que signalait M. le chanoine Brohée, par exemple, dans le film *Le Signe de la Croix* où le martyr, ce sommet de la vie chrétienne, devient pour le cinéaste l'occasion de nous faire admirer la plastique des vierges chrétiennes, où les tourments raffinés dégénèrent en exhibition anatomique charnelle plus apte à appâter la sensualité du public qu'à élever son âme vers la sublimité du Témoignage rendu par les vierges à leur unique Epoux : le Christ. N'arrive-t-il pas qu'un film religieux communiqué à toute la salle un sentiment de gêne? D'où vient ce sentiment? De ce que les auteurs, les metteurs en scène, et les acteurs n'ont pas l'unité de mesure. Ils ont une inaptitude foncière à exprimer des sentiments dont, n'ayant pas l'expérience personnelle, ils n'ont qu'une connaissance extérieure et par suite incomplète. On sent que tout est ramené à une échelle inférieure, l'échelle de ceux qui ont une âme trop petite pour l'égaliser aux scènes où l'humain le plus haut s'unit au divin le plus authentique dans un drame qui, par exemple, comme celui du Golgotha, domine l'histoire de toute la civilisation.

Remarquez bien, cette inaptitude n'est pas mauvaise volonté : au moins actuelle. Quant à nous, nous ne voulons pas être sévères et nous partagerions volontiers l'émotion de tel critique au sujet des acteurs qui dans le film *Golgotha* essayaient vainement parfois d'être à la hauteur de leur personnage. Par ces tentatives avortées, ils ressemblaient aux Apôtres qui eux aussi essayaient vainement parfois d'être à la hauteur de leur Maître!

PAS D'ÉQUIVOQUE

Evitons toute équivoque. Il ne s'agit pas de fabriquer du film uniquement religieux ou moralisateur et de faire du cinéma une annexe de l'église ou de l'école. Il ne s'agit pas d'apporter dans la confection d'un scénario une mentalité prêchi-prêcha qui fausserait les lois du genre cinématographique.

Cependant n'est-il pas vrai que certains acteurs ou auteurs ont l'âme si basse qu'ils encanailent (exemple du *Signe de la Croix*) même les sujets les plus élevés? N'est-il pas vrai également que ces mêmes acteurs et auteurs pourraient avoir l'âme assez propre et assez haute pour purifier beaucoup de rôles, de dialogues et de scénarios?

Pour traiter certains sujets non religieux, non moralisateurs,

mais qui veulent rester divertissants sans devenir pervers, il faut aux diverses catégories d'artistes une vie intérieure profonde, un sentiment très délicat de leurs responsabilités morales.

Cette nécessité d'une réforme morale a été vivement sentie par les spécialistes du théâtre de la valeur de Jacques Copeau. Celui-ci a aperçu combien la vie intérieure de l'acteur était liée à sa vie artistique et combien méconnaître cette liaison était une erreur lourde de conséquences même professionnelles.

Nous étendrions volontiers à l'ensemble de la production cinématographique des réflexions qu'un rédacteur des *Etudes* restreignait à la production religieuse, et notamment au film *Golgotha* : « On aurait préféré des hommes et des femmes qui ne fussent pas des acteurs professionnels, mais qu'une certaine façon de penser et de vivre aurait particulièrement préparés à tenter à des fins apostoliques cette pieuse et dangereuse aventure. »

(A suivre.)

† CLÉMENT MATHIEU,
Evêque d'Aire et de Dax.

L'autre danger

Les choses vont mal en notre vieille Europe : crise économique chômage, susceptibilités nationalistes, défiance internationale luttes féroces de politique intérieure. Un martien, s'il regardait l'Europe ou les Etats-Unis du bout de sa lunette, ne pourrait que s'exclamer : « Quoi ! C'est là cette race blanche si orgueilleuse, celle qui prétend conduire la Terre ! Je ne vois que ténèbres, sang et fumées en son esprit. Par les dieux, si elle a inventé une machinerie à nulle autre pareille, je la vois faible comme un vieillard, radoteuse et maniaque, soucieuse de ses seuls souvenirs de jeunesse, incapable d'avoir la force d'ouvrir une fenêtre de son antique maison ! »

Mais est-il besoin d'aller jusqu'en une autre planète pour entendre jugement si sévère ? Un milliard et demi d'hommes se tournent vers les blancs, les estiment à leurs actes, apprécient leurs faiblesses et dénie toute valeur durable à notre race. Ce sont les peuples de couleur ; ceux de l'Afrique, depuis les fétichistes jusqu'aux plus évolués d'entre eux : les Egyptiens ; ce sont les métis d'Indiens et de blancs qui peuplent les Amériques depuis que le Mexique jusqu'au Cap Horne ; c'est enfin toute l'Asie, les Iraniens comme les farouches Afghans, les Kirghiz de la Haute-Asie, les Mongols, les Mandchous et les Chinois, les Indiens des quatre cents peuplades de l'Inde britannique, les Malais et les naturels de l'Insulinde, et comme chef d'orchestre : les Nippons.

Oh ! ce n'est pas encore l'accord parfait, tant s'en faut ! Heureusement d'ailleurs ! Les Chinois n'ont pour le moment échangé aucune vue précise avec les Hindous. Et les Chinois, entre eux, ne s'opposent-ils pas violemment ? Et les Hindous ne se déchirent-ils pas, entre brahmanistes et musulmans ? Quels points de contact entre un Turc d'Ankara et un Javanais de ces petits sultanats des Indes néerlandaises ?

Mais tout de même ces peuples noirs, jaunes, bruns, verts, cuivre, s'ils s'ignorent (quand ils ne vont pas jusqu'à s'opposer et tenter de se conquérir), ont tout de même un dénominateur commun : la haine et le mépris de la race blanche, le désir violent d'en secouer le joug, si profitable et bienveillant puisse-t-il être.

Ce qui pourrait caractériser la grande erreur de notre race, c'est son manque de psychologie, c'est le dédain qu'elle a affecté d'exploiter des situations exceptionnelles, c'est l'obscurcissement de toutes ses qualités d'intelligence et peut-être même de cœur par son avidité à assurer le bien-être des blancs. S'il fallait dresser le bilan, la simple énumération des fautes demanderait des jours entiers.

Pourtant, au XIV^e siècle les choses s'annonçaient bien. L'Europe, connue chez les peuples de couleur par les récits de quelques marchands, de quelques aventuriers qui s'y étaient hasardés, jouissait du prestige des terres mystérieuses. Il n'est que de voir la douce manière dont furent accueillis les premiers navigateurs européens qui atterrirent aux pays du soleil. Lorsqu'il revint des Antilles, Christophe Colomb se vantait de n'avoir pas eu à tirer un coup de feu. A Calicut, Vasco de Gama reçut de somptueux présents du Zamorin, bien qu'avec arrogance il arrivât les mains vides. Ce fut à un évêque, Mgr Pigneau de Béhaigne, que le jeune prince Canh fit appel pour rétablir la dynastie des Nguyen sur le trône d'Annam.

Les peuples de couleur ne crurent pas longtemps à notre civilisation prestigieuse. L'histoire des grandes expéditions coloniales, de la fondation des « échelles » de commerce, de la mise en valeur des possessions d'outre-mer n'est qu'une longue suite d'horreurs que rien ne peut absoudre. Les Espagnols détruisirent au Mexique et en Amérique du Sud jusqu'au souvenir de civilisations accomplies ; au nom du doux Christ de charité, ils apportèrent les chaînes en ces provinces lointaines de liberté. Les Portugais ont semé au Brésil une haine que le temps n'a pas encore éteinte. Les Hollandais, au dire d'un Chinois, général philosophe, « sont les plus méchantes des gens. Derrière les bords de hauts navires, ils lancent feu et fer jusqu'à ce qu'ils se soient emparés de la moindre terre qu'ils reconnaissent ». Et ainsi, plus ou moins, de tous les peuples qui cinglèrent vers les îles et les tropiques.

Bientôt la grande harmonie qui règle le monde abattit à son tour les cartes. Tous ceux qui avaient constitué ce qu'on appelait des terres de colonisation, qui avaient institué des pactes coloniaux uniquement profitables aux métropoles, perdirent leurs possessions. Les uns se les virent arracher par d'autres nations plus hardies ou moins amollies de richesses, d'autres connurent le séparatisme de dominions qui, un jour, se sentirent assez forts pour revendiquer leur indépendance.

Mais le germe était en terre et il y a pris racine. C'est trop tard, ou alors à faux, que des nations colonisatrices ont adopté une politique de libéralisme. Un des exemples les plus frappants à cet égard est celui de la Hollande. C'est d'abord par la guerre que les Pays-Bas conquièrent leurs provinces d'outre-mer, guerre souvent inutile, cruelle, injustifiée. Puis, en place, les Hollandais eurent la sagesse de considérer leurs possessions non comme des colonies, mais comme des provinces lointaines. On ne tenta pas d'enseigner l'histoire de la dynastie d'Orange aux naturels, on ne les habilla point pour sauvegarder chrétiennement la pudeur : mais on essaya d'améliorer leur sort, de les discipliner, de les soigner, bref un peu de ce que la France a fait, par exemple, en Indo Chine.

Mais alors que la France, soucieuse d'unité, — ce souci qui, l'a à la fois déchirée et fait grande au cours de sa propre histoire — apportait des cadres rigides et une administration, la Hollande encouragea les provinces d'outremer à s'administrer dans le cadre de leurs institutions. Bien entendu, la métropole s'enrichit par le commerce qu'elle développait à force ; mais ses gains mêmes elles les réemployait dans ses Indes. Elle n'a rien détruit du passé ; elle a créé une élite, une des plus fines du Pacifique ; elle a introduit un bien-être étonnant. Peu à peu, la dictature

de la « Compagnie » s'est humanisée, après avoir été un objet d'exécration pendant deux cent cinquante ans.

Eh bien, il a simplement fallu que la crise sévisse aux Indes néerlandaises comme ailleurs, que les stocks mondiaux de caoutchouc restreignent la saignée des hévéas, qu'il y ait surproduction d'étain, effondrement des cours du sucre, barrage des marchés du riz pour que toute la tutelle blanche fût remise en question. La richesse de cinquante ans a fait oublier quatre mille ans de misère et a rendu la pauvreté de quelques années insupportable. Le libéralisme a permis aux voix les plus révoltées de s'élever. L'élite se retourne contre ceux qui lui ont donné vie. S'il est un peuple blanc dont le prestige, les droits acquis et l'œuvre somme toute effective doivent en premier lieu être battus en brèche, c'est bien la Hollande. Qu'advient-il alors des autres ?

Il n'est pas question en ces lignes de justifier ou non le fait colonial. Il est biologiquement humain et il est, cela suffit. Le tout, c'est de voir son avenir, de préjuger de celui-ci en tenant compte que l'oubli n'a pas enseveli les fautes du passé et que le présent bénéficiaire est trop souvent défiguré par des erreurs.

* * *

On commence à s'alarmer en France, en Angleterre, aux Etats-Unis de l'ascension du Nippon. Pour le moment, ce sont les économistes qui poussent le cri d'alarme; demain, ce seront les industriels et les commerçants nationaux. Se jouant, grâce à son bas prix de revient, des plus hautes barrières douanières, la marchandise japonaise a trouvé droit de cité dans le monde entier. Qu'importe sur l'esprit des peuples d'Occident l'appel à l'achat d'une production nationale! Nous sommes en temps de crise, ne l'oublions pas; le chômage sévit durement. Les masses vont tout droit à ce qui exige la moindre dépense d'achat : qu'importe si, à l'usage, le produit se révèle de moins bonne qualité et d'un temps d'emploi réduit!

Les ravages de la concurrence japonaise se font sentir plus lourdement encore dans les colonies et les pays de protectorat : là on ne peut même pas prononcer l'entraînant *Buy british!* Les populations de couleur ont des ressources limitées au point de négliger le temps et la fatigue pour faire une économie de quelques cents. Dans leurs propres colonies, les cotonniers de Manchester se sont vus ruinés par l'afflux de cotonnades nipponnes, imbattables comme prix.

Alors, le contingentement? Bien des nations y ont déjà eu recours. Des représailles ont aussitôt lieu qui paralysent les industries ne vivant que de l'exportation, et le remède se révèle pire que le mal. Et puis, il faut bien dire que le contingentement n'est pas toujours possible : une province de Hollande comme Java, qui n'existe que par la vente de ses produits à l'étranger, est forcée, pour vivre, de faire appel à cet étranger pour ses achats indispensables. En l'occurrence, le libéralisme des Pays-Bas a dû admettre que la situation de crise de leurs sujets indigènes imposait ces achats en d'autres pays que la métropole. Et voici les riches marchands d'Amsterdam en faillite.

Mais il y a plus grave : c'est cette sorte de bloc encore informulé du panasiatisme. Que ce soit au Siam, en Chine, en Mandchourie, en Insulinde, que ce soit même en Turquie, on parle et on organise l'union des peuples d'Asie. Par force, par diplomatie, par intérêt, le Nippon tente de s'imposer à ceux qui vivent sur les rives du Pacifique. D'autres tendent aussi vers ce bloc et ils hésitent sur le choix du maître auquel ils confieront leurs destinées ou ils n'ont pas encore fait connaître leur élu. Mais l'U. R. S. S. est sur les rangs et se réclame de sa position de puissance d'Asie; mais Kemal Ataturk revendique aussi sa qualité d'Asiatique et fait imprimer sur ses timbres un loup, en hommage au grand-père que la légende attribue à Gengis Khan.

C'est là l'indice d'une grave fermentation. Elle est d'abord dirigée contre la tutelle économique, contre le contrôle financier, contre des traités de protection qui sont d'un esclavage déguisé, contre les blancs, en un mot. Imagine-t-on que le profond retentissement du gandhisme aux Indes soit le désir de voir formuler une Constitution équitable? La récente nomination du bolchevisant Nheru — la Perle Rouge — comme leader du parti de non-coopération est significatif de ce rejet, qu'on poursuit, du fardeau de l'homme blanc.

En vérité, c'est la grande libération des peuples qui s'ébauche. Peut-être le germe en est-il venu de la Révolution russe! Peut-être simplement que les temps étaient venus! Peut-être surtout que les blancs ont accumulé les erreurs!

D'un point de vue absolu, les blancs ont fait merveille dans leurs colonies : là où il n'y avait que misère, famine, guerres fratricides, épidémies, ils ont apporté la paix, la santé, souvent une certaine prospérité. Mais il semble qu'un démon acharné à les faire errer les ait fait agir psychologiquement de façon à ne récolter que l'ingratitude de leurs protégés. Ce n'est point par philanthropie que l'on a colonisé — la philanthropie est venue par la suite, quelquefois imposée par les circonstances... — mais pour des intérêts immédiats ou un prestige à affirmer. Le malheur a voulu que cet esprit de base ne s'effaçât point complètement et qu'il entachât trop apparemment une œuvre souvent admirable — admirable si l'on néglige la position de supérieur à inférieur dont les nations colonisatrices ne se sont jamais départies.

* * *

Et ce qui prouve que c'est beaucoup moins à une expansion du Japon et même à une tentative de prise en contrôle par Tokio de toute la race blanche qu'à une aspiration vers la liberté, c'est qu'il n'y a pas que le péril jaune : il y a aussi l'irréductible musulman, il y a la fermentation animale de l'Afrique noire, il y a le sursaut égyptien et syrien. André Demaison, l'écrivain averti des choses d'Afrique, niait récemment la possibilité du péril noir. « Qu'y a-t-il de commun entre un Zoulou et un Peuhl disait-il, entre un noir de la Casamance et un Danakil? Aucune entente possible : ils ne mangent pas les mêmes plats, ils ne parlent pas les mêmes langues. »

D'accord. Mais que le blanc faiblisse en un endroit ou qu'il en exaspère un autre, la nouvelle s'en transmettra dans les pays les plus éloignés et ce seront alors des foyers sporadiques d'incendie, qui n'en seront pas moins dangereux de n'être pas alimentés par un feu central. C'est à cet égard que, dans les conditions actuelles, les blancs ont commis les pires erreurs au cours de la guerre italo-abyssine : erreur des Italiens d'amorcer un conflit blanc-noir, même en tentant comme on le fait aujourd'hui de le représenter comme une guerre religieuse : clergé copte contre romain; erreur monstrueuse des Britanniques qui, pour sauvegarder leur intérêt et leur prestige, arment des noirs contre des blancs. Tout cela se paiera, et cher. Et ce jour-là, il n'y aura plus de prestige italien ou britannique en jeu!

Et le réveil de l'islamisme, le néglige-t-on? Croit-on donc que parce que Kemal Ataturk a laïcisé la République turque il ait abandonné l'idée du califat? On n'a vraiment aucune idée, dans aucun parlement européen, de l'intensité avec laquelle les peuples de l'Afrique du Nord ou des Indes regardent vers l'Asie Mineure ou les Républiques turkmènes. Sait-on que la Russie, après avoir combattu la religion dans le Turkestan, intrigue actuellement pour qu'un calife y soit nommé « ayant le sabre et le manteau du Prophète »? Ignore-t-on le flirt que mène le Japon avec Ankara, si bien placée à la charnière de l'Asie et de l'Afrique? Nous avons affaire à des masses pour lesquelles le temps ne fait que renforcer une idée. Cela, la Grande-Bretagne

le sait bien, qui tente de faire jouer à son profit le prestige grandissant d'Ibn-Séoul et veut constituer en Chine occidentale un cordon musulman, en liaison avec les Musulmans de l'Inde.

Se doute-on aujourd'hui de ce que représenta en son temps un Gengis-Khan? Peu savent l'histoire merveilleuse de cet effroyable conquérant qui, avec moins de trois cent mille hommes, conquiert l'Asie entière et laisse à ses fils une force suffisante pour dévaster l'Europe et, plus tard, donner une dynastie aux Indes. Eh bien, ce qui fit la vraie puissance de Gengis-Khan, plus que ses Mongols infatigables et insoucieux de la mort, c'est qu'il représentait une force de la nature, qu'il ne s'est attaqué qu'à ce qui pouvait et devait être détruit, qu'il a mis un point final à des divisions entre alliés, à des discussions byzantines, à tout ce qui, dans l'évolution de la société, ne pouvait qu'aboutir à une impasse ou traîner sans limite de temps. Ce fut un grand coup de chalumeau qui dévora les scories du Moyen âge. Après lui, une magnifique renaissance survint qui n'aurait jamais eu lieu sans les flots de sang que, moins par haine que par système, versa l'impitoyable Mongol.

Devant l'état où se trouve le monde, la haine qui fermente contre les blancs, les fautes continuelles de ces blancs qui continuent d'agir comme si rien ne s'était passé dans l'univers, devant les luttes que se livrent les nations civilisées et dont elles prennent à témoin les autres races, fussent-elles attardées au plus bas, on peut se demander si les temps ne se préparent pas pour la venue d'un nouveau Gengis Khan. La race blanche a-t-elle fini sa course? Est-elle, elle aussi, dans une impasse dont ne peut la sortir que la torche des révoltés?

Lorsqu'on considère notre pauvre Europe, nos pauvres pays, les défis que se lancent les nationalismes exaspérés, quand on pense à la puérilité des discordes intérieures, au peu d'importance de nos soucis, quand on constate l'aveuglement des peuples et de leurs représentants, on se prend à douter qu'on appartient à une race privilégiée, à celle que son esprit de perfectibilité devait toujours mettre à la tête de l'humanité pour conduire celle-ci au rang des dieux.

MAURICE PERCHERON.

Conférences Cardinal Mercier

17^e année

ET

Grandes Conférences Littéraires

9^e année

La prochaine conférence sera faite le samedi 14 mars, à 16 h. 30, en la grande salle Saint-Michel par

M. Philippe HENRIOT,
Député de la Gironde.

SUJET :

Le drame de la jeunesse et le divorce des générations

Cotes : 5 à 25 francs.

Location à la Maison F. Lauweryns, 20, rue Treurenberg tél. 17.97.80.

M. Henriot donnera cette même conférence à GAND, le jeudi 12 mars, à 8 h. 1/2 au Théâtre royal français et à CHARLEROI, le vendredi 13 mars, à 8 h. 1/2, salle du Coliseum.

Trois figures de femmes de notre histoire

I

Marguerite d'Autriche-Bourgogne
(1480-1530)

Aucun pays ne peut, plus que la Belgique, se vanter d'avoir fourni, proportionnellement à sa population, plus de grands hommes dans tous les domaines de l'activité humaine. Et à côté de ces grands hommes, nous trouvons dans nos annales quelques figures de femmes, dont les qualités de cœur et d'esprit méritent d'être rappelées à nos contemporains.

Au premier rang de celles-ci figure Marguerite d'Autriche, celle que nos ancêtres avaient appelée « la bonne Gouvernante ». Elle réalise d'une façon complète le type des femmes aimantes et malheureuses, qui doivent tenter, à la fois, les amateurs des vies romancées et les historiens. Sa devise, énigmatique à première vue : « Fortune infortune fort une », marque le mouvement giratoire de la roue de la capricieuse déesse et correspond parfaitement à l'acharnement mis par le destin à frapper cette princesse infortunée.

* * *

Dès l'enfance, elle n'a connu que la tristesse et les larmes. Elle assiste, à deux ans, à la lente agonie de sa mère, Marie de Bourgogne, mortellement atteinte dans un accident de chasse. Son père, Maximilien d'Autriche, n'a pas la puissance nécessaire pour résister victorieusement à la poussée démagogique et décentralisatrice, qui suit la mort de l'héritière de l'Etat bourguignon, et ne peut empêcher les Etats généraux, réunis à Gand, de disposer du sort de ses enfants : à l'âge de trois ans, Marguerite est mariée au dauphin, le futur Charles VIII. La petite reine est conduite en grande pompe au château d'Amboise, où sa belle-sœur Anne de Beaujeu dirige l'éducation que lui donne avec autant d'intelligence que de dévouement M^{me} de Segré. Elle vit sept ans en France, dauphine puis reine, jusqu'au jour où la politique rompt comme elle l'avait formé la brillante union qui avait entouré son enfance de tant d'éclat. Pour épouser Anne de Bretagne, qui lui apporte en dot son duché, Charles VIII répudie la petite reine dont le mariage n'avait pas été consommé. Elle ne devait pas rester longtemps aux Pays-Bas; la politique matrimoniale de son père lui destinait une nouvelle couronne en lui faisant épouser don Juan, l'héritier des royaumes d'Aragon et de Castille.

Une horrible tempête, au cours de laquelle Marguerite conserve son sang-froid au point de composer son épitaphe, faillit la faire périr tandis qu'elle se rendait dans sa nouvelle patrie. Elle ne trouve en Espagne qu'un bonheur bien court; après moins de deux années d'union, elle perd son époux et met au monde un enfant, qu'elle a la douleur de perdre aussitôt après sa naissance.

Veuve à vingt ans, dans tout l'éclat de sa beauté blonde, elle est mariée en troisièmes nocces à Philibert le Beau, duc de Savoie. C'était un prince charmant, semblable à ceux dont parlent les contes de fées et il fut tendrement aimé. Hélas! cette félicité devait aussi être brève; au bout de quelques mois d'union, Philibert était emporté par une pleurésie et peu après, un nouveau deuil frappait Marguerite dans la personne de son frère

chéri, Philippe le Beau, souverain des Pays-Bas. Ce nouveau malheur décide de la destinée de la princesse. Le cœur brisé par la perte d'un époux tant aimé, elle se refuse à de nouvelles combinaisons matrimoniales échafaudées par son père Maximilien pour la faire monter sur le trône d'Angleterre et elle se consacre à l'éducation de ses neveux, que la folie de leur mère Jeanne d'Aragon laissait entièrement orphelins. Marguerite se fixe à Malines, où habitaient le jeune archiduc Charles et ses sœurs, et y achète un hôtel, l'actuel Palais de Justice, qu'elle transforme en une résidence magnifique, chef-d'œuvre de la Renaissance dans son aspect le plus original.

* * *

Absorbé par sa politique européenne, l'empereur Maximilien se décharge sur sa fille Marguerite non seulement de la tutelle effective de son petit-fils, le futur Charles-Quint, mais aussi du gouvernement des Pays-Bas. Reconnue par les Etats généraux, réunis à Louvain en 1507, elle accepte franchement et allègrement les lourdes responsabilités de sa charge.

Elle ramène l'ordre à l'intérieur en apaisant les contestations suscitées par les survivances du particularisme communal et de la féodalité; elle calme les appréhensions nationales à l'égard de la politique trop autrichienne de Maximilien; elle s'efforce en même temps de faire jouir les Pays-Bas des bienfaits inappréciables de la paix.

Elle s'affirme immédiatement diplomate de première valeur, détourne vers l'Italie les velléités belliqueuses de la France, réconcilie Louis XII avec l'Empereur, et lorsque la guerre reprend dans toute l'Europe, elle parvient, avec l'appui de l'Angleterre, à faire bénéficier nos provinces d'une avantageuse neutralité.

En même temps elle se révélait éducatrice aussi affectueuse qu'intelligente. Mère adoptive du futur Charles-Quint, elle parvient par une éducation virile et, dirait-on de nos jours, sportive, à vaincre la faiblesse congénitale de ce frère garçonnet et à en faire un homme d'une admirable endurance et d'une grande force de volonté. Elle veille directement au développement moral et intellectuel de son pupille, évitant à la fois la surcharge intellectuelle et les tendances divergentes résultant du trop grand nombre de maîtres dont on a pourvu le jeune prince, tenant même énergiquement tête à Guillaume de Croy, chargé de l'initier aux affaires politiques. Elle réussira ainsi à faire de son neveu un des souverains les plus accomplis de l'histoire, et de même qu'il y a un siècle d'Auguste et un siècle de Louis XIV, il devrait y avoir, en toute justice, un siècle de Charles-Quint.

* * *

Lorsque, à seize ans, Charles hérite de la couronne d'Espagne et, qu'à dix-neuf ans, il est élu à l'Empire, il a été admirablement préparé à cette formidable tâche. Il confie à sa tutrice le gouvernement de nos provinces. Comme au cours de sa régence, Marguerite fait le meilleur usage de ses pouvoirs. Son gouvernement est pour la Belgique une époque de splendeur. Par sa politique nettement nationale, dans laquelle il lui arrivait souvent de tenir tête à son tout-puissant neveu qui considérait nos provinces comme une partie secondaire de son immense empire, par sa générosité, par son esprit d'équité et de droiture, par sa bienveillance n'excluant pas, quand il le fallait, l'énergie; par la part qu'elle prend à tout ce qui pouvait contribuer à la grandeur du pays, elle acquiert le respect et l'admiration de tous ses administrés.

C'est surtout son action en faveur de la paix qui mérite de retenir l'attention. De toutes ses forces elle s'applique à récon-

cilier les deux grands princes dont la rivalité ensanglante l'Europe et l'on sait que le traité de Cambrai, conclu entre Charles-Quint et François I^{er} en 1529, a été appelé la *Paix des Dames* en reconnaissance du rôle décisif joué dans les négociations par Marguerite d'Autriche et Louise de Savoie.

* * *

Comme le met fort bien en valeur M^{lle} De Boom, bibliothécaire à la Bibliothèque royale, dans le beau livre qu'elle vient de consacrer à *Marguerite d'Autriche et la pré-Renaissance*, les lettres et les arts occupent une place considérable dans la vie de cette grande princesse.

Dans son palais de Malines, transformé en sanctuaire d'art par une accumulation de chefs-d'œuvre, elle continue les plus nobles traditions du mécénat.

On y rencontre les plus beaux esprits du temps: Jehan Lemaire de Belges, qui fut le maître de Ronsart, le poète et chroniqueur Jehan Molinet, l'illustre Erasme et ce mystérieux Cornelius Agrippa, qui dédie à Marguerite son traité de l'*Excellence des Femmes*.

Les peintres Bernard van Orley, Jean Gossart de Maubeuge, Jean Mostaert, Jean Vermeyen, bénéficient de son inépuisable largesse, tandis que le Vénitien Jacopo de Barbari, le « maître au caducée », prélude à l'union de notre art national et de l'art italien, union qui aboutira à former, un siècle plus tard, l'incomparable génie de Rubens.

Les industries d'art, à commencer par la tapisserie, atteignent, grâce à la protection de Marguerite, leur plein épanouissement.

Les architectes et les sculpteurs: Keldermans, van Pede, Conrad Meyt, Louis van Bodeghem, ne suffisent pas à ses constructions, tandis que des musiciens, comme Josquin Deprés, Compère Brunel et Pierre de la Rue, entourent sa chapelle princière d'une réputation universelle et que sa bibliothèque réunit, en de splendides exemplaires, les chefs-d'œuvre des lettres classiques, comme ceux de la littérature moderne. Elle sacrifiait elle-même aux Muses et ses œuvres supportent la comparaison avec celles des précurseurs de la *Pleiade*.

Ainsi la cour de Malines brille comme un phare d'un incomparable éclat, diffusant dans toutes les provinces belges le rayonnement intellectuel et artistique de la Renaissance.

* * *

Lorsqu'elle a, par le traité de Cambrai, assuré la paix à nos provinces, Marguerite songe à abandonner le gouvernement et à se retirer au couvent des Annonciades à Bruges; la mort devance ses projets et une septicémie l'emporte dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 1530. Elle allait ainsi rejoindre l'époux chéri, Philibert de Savoie, dont, par l'intensité du souvenir, elle avait gardé l'amour toujours vivant en son cœur. C'est pour lui qu'elle avait fait ériger par Louis van Bodeghem et décorer par Conrad Meyt et ses disciples cette église de Brou, merveille entre les merveilles, « la dernière et la plus mignonne fleur de l'art gothique », construite uniquement pour abriter une tombe.

Selon le mot de Quinet, « pendant ses vingt-deux années de veuvage, elle ne passera pas un jour sans broder et tisser le marbre de sa tombe, comme une fiancée prépare son voile et sa robe de nocce ». C'est à Brou qu'elle repose dans l'ineffable paix et l'art proclame ainsi, jusqu'à la fin des temps, la gloire de celle qui, en méritant d'être appelée la « bonne Gouvernante », affirme la tradition des grandes princesses de chez nous.

II

**L'archiduchesse Isabelle
(1566-1633)**

Succédant aux horreurs de la révolution de la fin du XVI^e siècle et précédant la triste période des guerres incessantes qui marquent le XVII^e, le règne des Archiducs a bénéficié d'une situation privilégiée dans nos annales.

Si, aux yeux de l'historien averti, les apparences ne correspondent pas toujours à la réalité et si, par suite du blocus de l'Escaut, notre prospérité ne fut que très relative, il n'en est pas moins vrai que cette période fut une période de relèvement, où la Belgique, exsangue, put reprendre conscience de sa vitalité.

Cela est dû, en grande partie, à l'action personnelle des souverains, et spécialement à l'archiduchesse Isabelle. Elle remplit pendant tout son règne un véritable rôle d'animateur et réussit, par son énergie et ses encouragements, à stimuler toutes les formes de l'activité nationale, spécialement les beaux-arts, qui connurent sous son règne un incomparable éclat.

* * *

Isabelle-Claire-Eugénie, naquit au bois de Ségovie, le 12 août 1566, du mariage de Philippe II avec Elisabeth de Valois, fille du roi de France Henri II. Chose rare, la politique et l'amour s'étaient rencontrés dans cette union et, pendant quelques années, Philippe II connut un véritable bonheur domestique.

Sans être précisément jolie, Elisabeth avait un charme que la sévérité des portraits officiels ne parvient pas à lui enlever; elle était vive, gaie, spirituelle et c'est d'elle que sa fille tint les qualités qui allaient la rendre si populaire chez nous.

Hélas! Isabelle fut tôt privée de la douceur des caresses maternelles : trois grossesses consécutives et la déplorable hygiène de l'époque conduisirent la reine au tombeau.

Heureusement, Isabelle allait trouver dans la nouvelle épouse de son père, l'archiduchesse Anne, une véritable mère, et comme le montrent les lettres publiées par Gachard, le sévère Philippe II lui-même entourait sa fille d'une affection pleine de délicatesse de sentiments, d'une tendresse exquise et de constantes préoccupations d'ordre moral et matériel.

En même temps le roi développait l'intelligence de la petite princesse en l'initiant à la pratique des affaires et aux soucis du pouvoir.

Mais le foyer royal se vide : la reine Anne meurt jeune, elle aussi; l'infant don Carlos trouve le tragique destin, sur lequel Gachard a, contre les calomnieux de Philippe II, établi la vérité; l'infant don Philippe est encore trop jeune; la trahison d'Antonio Pérez, son secrétaire favori, rend le roi défiant, même à l'égard de ses serviteurs les plus intimes; Isabelle seule a sa confiance. Elle est la confidente de ses pensées et de ses projets, il en fait la collaboratrice de son activité gouvernementale, elle lit et annote les rapports, partage les joies et les douleurs de son père, vivant avec lui en complète intimité intellectuelle et en pleine communauté de goûts, spécialement en ce qui concerne les beaux-arts. Ses yeux d'enfant, puis de jeune fille, s'emplissent d'admiration pour les merveilles que le roi accumule à l'Escorial et ainsi se développe la vocation de mécène qui s'exercera si activement, plus tard, pour le grand bien de notre Ecole nationale.

* * *

Les prétendants ne manquent pas à la fille du plus grand monarque de son temps. Isabelle est du reste charmante, en la fraîcheur de ses dix-huit ans, comme le montrent ses portraits au Prado. Mais la *Novia de Europa*, la fiancée de l'Europe, sait que son mariage occupe une grande place dans les combinaisons politiques de son père et, résignée, elle laisse passer les plus belles années de sa jeunesse. On disait que l'*Invincible Armada* allait conquérir pour elle le trône d'Angleterre; à la mort d'Henri III, son oncle maternel, on parle de passer outre à la Loi salique et de lui faire ceindre la couronne de France; on annonce son mariage avec Henri de Navarre, si celui-ci se convertissait; il est également question de ses fiançailles avec l'empereur Rodolphe II, puis avec l'archiduc Ernest, gouverneur général de nos provinces.

Ainsi germe dans l'esprit du vieux roi l'idée d'unir les deux branches des Habsbourg et de reconstituer l'Etat bourguignon en faisant des XVII provinces un apanage distinct de la couronne d'Espagne.

C'est pourquoi Isabelle, qui sur ces entrefaites a dépassé la trentaine, épouse son cousin l'archiduc Albert, pour régner conjointement à lui sur les Pays-Bas.

* * *

Bien que cette indépendance fût plus apparente que réelle et que Bruxelles ne fût qu'une succursale de Madrid, les archiducs, salués comme les successeurs des ducs de Bourgogne et de Charles-Quint sont reçus par les Belges avec enthousiasme. Malheureusement, les Provinces-Unies, non seulement refusent de les reconnaître, mais repoussent toutes les propositions de paix et Maurice de Nassau, encore maître d'Ostende, envahit la Flandre dans le but de couper définitivement toutes les communications entre la Belgique et la mer.

La situation est d'autant plus critique que les troupes hispano-belges, concentrées à Gand et sans solde depuis de longs mois, sont sur le point de se mutiner. Isabelle parcourt les rangs, parle aux soldats, leur promet de vendre jusqu'à ses bijoux pour leur payer leur dû et les décide à rentrer dans le devoir.

Si les armes des Archiducs essuyent un échec tactique devant Nieuport, le but stratégique de la campagne n'en est pas moins atteint, le Stadhouter est obligé de se rembarquer et ainsi la Belgique conservera son littoral. Même, pour élargir ce succès, les Archiducs entreprennent le fameux siège d'Ostende, qui dure trois ans et qu'Isabelle fait poursuivre, avec une obstination telle que la légende s'en empare pour donner le nom de l'infante à la robe de certains chevaux.

D'autres succès encore, remportés par Ambroise Spinola et par notre compatriote le comte de Bucquoy, auront pour résultat de faire accepter par la Hollande, en 1609, la trêve de douze ans.

* * *

La Belgique ruinée par une guerre ininterrompue depuis 1566, va enfin pouvoir respirer! La splendeur artistique, encouragée par l'Archiduchesse, voit éclore le prestigieux génie de Rubens, pour la peinture; celui de Duquesnoy pour la sculpture; tandis que, avec Coebergher et Francart, l'architecture trouve dans le baroque flamand de nouvelles formules. La vie intellectuelle refléurit également, les Archiducs réorganisent l'Université de Louvain et y assistent à une leçon de l'illustre humaniste Juste Lipse sur la clémence. Le temps des persécutions violentes contre l'hérésie a pris fin pour faire place à un nouveau religieux, tout pacifique.

Bruxelles redevient, comme au temps de Charles-Quint, une

capitale où prospèrent les industries d'art, à commencer par la tapisserie. Une cour nombreuse, brillante, très policée, offre un mélange extraordinaire de pompe royale, de rigidité d'étiquette et d'austérité quasi monastique, tempérée par la charmante bonté de la souveraine. Les fêtes religieuses y alternent avec les cérémonies profanes. Tandis qu'Albert, toujours retranché dans une gravité espagnole, se borne à honorer ces fêtes de sa présence, Isabelle, à l'exemple de son grand-père Charles-Quint, se mêle à la foule, participe aux jeux populaires, abat l'oiseau sur la flèche du Sablon, fait revivre l'Ommegang, assiste à des bals champêtres, prend même part avec ses dames aux travaux de la moisson, et se fait ainsi adorer par le peuple belge toujours si loyaliste et si désireux de témoigner son amour aux souverains qui ne le tiennent pas à distance. La générosité et la piété des Archiducs relèvent nos ruines, édifient de nouveaux sanctuaires et remplissent églises et palais d'œuvres d'art que multiplie l'extraordinaire fécondité de Rubens et de ses disciples.

Mais, à mesure qu'approche l'échéance fatale de l'expiration de la trêve de douze ans, l'horizon s'assombrit; toute chance de maternité s'est depuis longtemps évanouie pour Isabelle; Albert meurt en 1621 et la clause de retour à la couronne d'Espagne, en cas de non-postérité, joue inexorablement.

* * *

Isabelle administrera, en qualité de gouvernante générale, pour son neveu Philippe IV, le pays sur lequel elle avait régné en souveraine. Revêtue, en signe de deuil, de la bure franciscaine, elle se retire de toute vie mondaine, mais n'en continue pas moins à se consacrer avec toute son énergie et son intelligence au bien de l'Etat, allant jusqu'à faire fondre sa vaisselle d'or et d'argent et même les ornements précieux de sa chapelle, pour financer la guerre qui a repris avec la Hollande. Le succès couronne d'abord ses efforts: Ambroise Spinola, par un exploit qu'a immortalisé la plus célèbre toile de Vélasquez, reprend Bréda en 1624. Hélas! la fortune tourne; l'Espagne épuisée ne peut continuer la lutte avec des moyens suffisants. Le Stadhouder Frédéric-Henri nous enlève définitivement le Brabant septentrional et, en 1632, s'empare de Maestricht, coupant ainsi nos débouchés vers l'Allemagne. Le mécontentement grandit contre l'Espagne incapable de nous défendre. Seul le prestige de l'Infante assure la fidélité de nos provinces, en dépit des intrigues de Richelieu.

Cependant, Isabelle s'épuise devant des difficultés de plus en plus insurmontables. Un simple refroidissement s'aggrave en pneumonie et, après avoir une dernière fois recommandé aux ministres espagnols nos provinces, « cette terre si belle » qu'elle avait tant aimée, elle meurt, le 1^{er} décembre 1633, avec toute la sérénité d'une sainte.

Mais, par l'art qu'elle avait aimé et encouragé, elle continue à vivre parmi nous, et au Musée de Bruxelles le pinceau de Rubens nous évoque, dans un merveilleux portrait quelque peu idéalisé, une des plus nobles, des plus pures et des plus belles figures de femmes de notre histoire.

III

Louise-Marie d'Orléans, première reine des Belges (1812-1850)

Le souvenir de notre première reine est resté vivace dans la mémoire des Belges. Dès le lendemain de sa mort, le peuple lui décerna le titre de « Bien-aimée » et la vénéra à l'égal d'une sainte. Cependant son histoire n'est pas connue; exception faite

pour les éloges funèbres, en prose et en vers, dus aux meilleures plumes françaises et flamandes de l'époque, aucune étude historique ne lui a été consacrée. La publication par le comte Hippolyte d'Ursel de ses lettres intimes a mis en relief la pénétration de son intelligence, la vivacité de son esprit, la pondération de son jugement et le rôle, aussi utile que discret, qu'elle joua dans les relations entre Bruxelles et les Tuileries. Mais ces précieux documents n'étaient pas présentés sous forme de biographie. Heureusement, cette lacune va être comblée et deux femmes de lettres, dont l'éloge n'est plus à faire, M^{lle} de Golesco et M^{lle} A. de Weisme, vont faire paraître très prochainement, sous le titre *L'Aïeule de nos rois*, une étude très fouillée sur notre première reine.

* * *

Louise-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle de Bourbon-Orléans était fille de Louis-Philippe, depuis 1830 roi des Français, et de Marie-Amélie de Bourbon-Sicile. Elle naquit à Palerme, le 3 avril 1812, tandis que Napoléon était encore au faite de la puissance; deux ans plus tard, la chute du colosse permettait à ses parents de rentrer en France. Son éducation, dirigée par son père, élève lui-même d'une éducatrice célèbre: M^{me} de Genlis, et par une mère aimante et attentive, fut orientée vers le développement des qualités de l'esprit, en même temps que de celles du cœur. Toute petite, elle avait été initiée à la pratique de la charité: à l'âge de quatre ans, elle allait, chaque jour, visiter une vieille infirme, à qui elle apportait, en même temps que des secours matériels, le réconfort de ses naïves paroles de consolation. On raconte qu'une pauvre femme, qui venait de perdre son mari, son unique soutien, voyant cette petite princesse si délicatement compatissante à sa détresse, lui dit tout émue: « Vous méritez d'être reine! »

Le 9 août 1832, Louise-Marie épousait, dans la chapelle du château de Compiègne, Léopold I^{er}, roi des Belges, de vingt-deux ans plus âgé qu'elle. En dépit de cette disproportion d'âge, cette union avec un prince que les circonstances avaient mêlé aux plus grands événements contemporains, fut, à tous les points de vue heureuse. Elle voua à son époux un réel amour, à la fois tendre et confiant. « Si mon cœur eût choisi, écrivait-elle à sa mère, il n'eût pas choisi autrement. » Elle mène avec le roi une vie tout à fait simple et intime, faisant pour lui des copies, s'initiant aux angoissants problèmes politiques de notre jeune indépendance et prenant feu et flamme pour la cause de ses nouveaux sujets. Cette princesse, si douce et si timide, écrit, lors de sa première visite à Anvers, dont la citadelle était encore occupée par les troupes du roi Guillaume: « J'aimerais mieux servir une pièce de canon que de supporter l'odieux, l'abominable, voisinage des Hollandais! » Lorsque l'intervention française est décidée, et qu'en dépit de ce service signalé, les Belges accueillent le maréchal Gérard sans enthousiasme, à cause de l'obligation leur imposée par la Conférence de rester spectateurs passifs des événements, Louise-Marie prend nettement parti pour ses sujets et n'hésite pas à s'en expliquer avec Louis-Philippe.

* * *

Les Hollandais chassés de la citadelle d'Anvers, Léopold peut se consacrer avec plus d'activité encore aux affaires intérieures. La reine l'aide d'une façon très efficace en se mêlant à la vie sociale en dépit d'une timidité, dont elle faisait sans cesse l'aveu avec une touchante modestie, et en dépit des fatigues d'une première grossesse.

Le 24 juillet 1833 naissait un prince dont la venue au monde suscitait dans toute la Belgique un délirant enthousiasme dynas-

tique. Hélas! Louise-Marie n'allait pas tarder à connaître la plus cruelle épreuve qui puisse frapper un cœur de mère, son fils chéri, à qui elle avait donné le petit nom de « Babochon », lui était enlevé par un mal inexorable.

« J'adore avec soumission les impénétrables décrets de la Providence », écrivait la reine, qui ne songeait qu'à aider son royal époux à trouver la résignation au milieu du deuil universel. « Chacun, écrivait-elle, envisage la mort de ce pauvre trésor comme une calamité publique. »

Heureusement les préoccupations de succession que causait déjà la mort de l'enfant royal, ne furent pas de longue durée; en 1835 naissait le futur Léopold II; suivi en 1837, par Philippe, comte de Flandre; et en 1840, par la princesse Charlotte, la future impératrice du Mexique, qu'attendait une si tragique destinée.

Ces grossesses successives n'avaient pas empêché la reine de remplir avec ponctualité les obligations d'une vie mondaine très absorbante. Car il importait de rallier à la nouvelle monarchie les diplomates des puissances absolutistes, encore mal disposées à notre égard, et les Orangistes, assez nombreux dans une partie de l'aristocratie et du monde des affaires, qui regrettaient le régime déchu. Très habilement Léopold I^{er} avait compris l'influence que pouvait avoir sur les milieux hostiles une Cour brillante et hospitalière. Les saisons d'hiver de 1835 et 1836 furent fort animées au palais de Bruxelles. On y donna tous les quinze jours un bal, plusieurs d'entre eux furent costumés, ce qui valut un regain d'activité au commerce bruxellois. Le charme de la jeune reine, son exquise affabilité, d'autant plus méritoire que les réunions mondaines mettaient sa timidité terriblement à l'épreuve, exercèrent une heureuse influence dans la vie de société et contribuèrent à rallier, l'une après l'autre, les familles les plus récalcitrantes.

Cette action de la reine ne se confinait pas dans les salons. Elle accompagnait son mari dans les fêtes populaires et dans les tournées en province. Son fin profil de Madone, l'éclat de sa chevelure blonde, la douceur de ses grands yeux bleus, le charme de son sourire, contrastant avec l'austère gravité du roi, attiraient tous les cœurs et provoquaient de délirantes acclamations, même là, où, comme à Gand, l'Orangisme était resté très influent.

* * *

La crise de 1839, provoquée par l'acceptation tardive des XXIV articles par Guillaume I^{er}, porta au paroxysme l'exaltation patriotique de la reine. Sa correspondance avec ses parents montre quel précieux auxiliaire la diplomatie de Léopold I^{er} avait trouvé en elle. Elle pousse, tant qu'elle peut, à la politique de persévérance et de courage suivie par le roi. Mais ses nobles paroles ne trouvent d'écho ni auprès de Louis-Philippe, ni auprès du Cabinet français, et la Belgique doit subir la loi de l'Europe et abandonner la moitié du Limbourg et du Luxembourg qu'elle occupait depuis la révolution.

La reine resta volontairement étrangère aux questions de politique intérieure qui, à partir des traités de 1839, allaient prendre le pas sur les questions internationales. Tout en déplorant, comme son mari, la fin de l'union patriotique des partis, Louise-Marie limite son rôle à reconforter le roi au milieu des difficultés et des mesquineries des luttes politiques, qui souvent poussaient le souverain à regretter l'Orient, où jadis on lui avait offert un trône.

Le principal souci de la reine reste l'éducation de ses enfants. Elle les juge sans parti pris et sans faiblesse et ses lettres au colonel de Lannoy, gouverneur des princes, nous font voir ses qualités d'éducatrice consciente de ses devoirs et nous montrent

son constant souci de faire de ses fils, au sens le plus élevé du terme, des hommes capables de gouverner d'autres hommes.

Très cultivée elle-même, très artiste, ayant été l'élève d'Horace Vernet, de Delaroche, et d'Harry Scheffer, elle est aussi passionnée pour l'histoire, où elle a reçu les leçons de Michelet, et pour la littérature. Non seulement elle peut suivre de près, et même diriger, l'instruction de ses enfants, mais elle peut se hausser au niveau de son mari, l'un des princes les plus instruits de son temps. Dans l'intimité du palais de Laeken, le roi aimait à se délasser, le soir, des soucis de la journée, en écoutant la reine lui lire les œuvres les plus intéressantes publiées en France et en Angleterre.

* * *

Ses devoirs de mère et d'épouse ne lui font pas négliger ses devoirs envers son peuple, à qui elle prodigue des trésors de sollicitude et de charité, entrant en contact avec les classes les plus humbles de la population, tant dans les villes que dans les campagnes du pays tout entier. Elle s'associe à toutes les œuvres de bienfaisance et lorsqu'en 1846-1847, par suite de la maladie de la pomme de terre, le peuple belge connaît une dernière fois les horreurs d'une véritable famine, la reine se multiplie, paie de sa personne comme de sa cassette, stimule les énergies, veille à la distribution des secours et contribue, plus que personne, à soulager d'effroyables misères.

L'épreuve ne l'a du reste pas épargnée : la fin tragique de son frère le duc d'Orléans, la mort à l'âge de vingt ans de sa sœur Marie, la révolution de 1848, qui renverse la monarchie de juillet et contraint le vieux roi à mourir en exil, les dangers dont cette même révolution menace la Belgique remplissent son cœur aimant de tristesse et d'inquiétude.

Si elle a la consolation de constater que chez nous « l'amour du pays est le plus solide appui du trône », sa santé n'en est pas moins ébranlée par des coups si rudes. Dès l'automne 1849 se déclare un mal implacable; la reine languit et s'affaiblit de jour en jour, se résignant aux régimes les plus stricts pour guérir ce que la médecine du temps appelle « une dilatation des vésicules respiratoires ». Son état ne fait qu'empirer, la Belgique entière est en prières pour une vie si précieuse. On espère qu'un changement d'air sera salutaire et on la transporte à Ostende. La mort l'y attendait. Admirable de courage et de résignation, elle prend congé, en termes d'une sublime élévation de son époux et de ses enfants, à qui elle donne, d'une voix mourante, des conseils qu'ils n'oublieront jamais et, le 11 octobre 1850, elle rendait sa belle âme à Dieu.

Nous venons de connaître nous-mêmes, une douleur semblable à celle qu'éprouva alors la Belgique. « Il semblait, écrit un contemporain, que chacun eût perdu le membre le plus aimé de sa famille. »

Le roi, le cœur brisé, déclarait devant le corps de celle qu'il avait tant aimée : « Sa mort est sainte, comme sa vie! »

Il n'est pas possible de prononcer plus éloquente oraison funèbre de notre première reine, admirable fondatrice de la tradition plus que séculaire de bonté, de dévouement, de charité de nos souveraines envers leur peuple.

V^{te} CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

En quelques lignes...

Charlot retrouvé

Il nous est revenu, avec son petit chapeau, sa moustache à la Adolf Hitler, sa badine de jonc, ses croquenots en équerre et le don qui est le sien de déclencher le rire des foules. Fidèle au « muet », d'ailleurs; car les *Temps modernes*, film sonorisé, nous épargne les inconvénients du *dubbling*. Charlot n'y parle pas. Et le gag où il a cru nécessaire de chanter est, certes, le plus mauvais moment d'une bande qui comporte certaines réussites *di primo cartello*. Chacun son métier : Maurice Chevalier n'aurait jamais mimé la fameuse « Danse des petits pains »; mais il est incontestable qu'au caf' conc', il dépasse Charlot de cent coudées.

Si le propre de l'homme est de rire, on peut se demander quelles sont les ressources du comique chez le père du Kid. A vrai dire, il ne nous semble pas qu'il faille parler, à propos de Charlot, du don d'enfance. Tous ces procédés paraissent, au contraire, terriblement volontaires, appliqués. Cela sent l'huile, c'est-à-dire l'entraînement du studio et du cirque. Il s'agit moins d'un reproche que d'un constat. Mais nous ne serions pas disposé à souscrire à l'opinion de ceux qui conseillent un film de Charlot comme une cure de franche gaité.

Laissons de côté les fantaisies acrobatiques de Charlot patineur. Oublions un instant la démarche si caractéristique du clown, sa façon de relever les sourcils en accent circonflexe. Ce qui nous émeut, tout en nous faisant rire, c'est l'atmosphère morale de cette farce qui se joue sur l'écran. Charlot, à la différence de la plupart des pitres, est un sentimental qui ne s'ignore pas. Nul n'a exploité comme lui le thème du « pas-de-chance ». S'accoude-t-il au banc de bois de son humble bicoque : le banc s'effondre. Agite-t-il le drapeau rouge qui vient de tomber d'un camion : ce drapeau rouge devient l'enseigne d'une troupe de grévistes révoltés. Or jamais Charlot ne se révolte. Pitoyable et dupé, il prend sur ses épaules toutes nos peines, toutes nos désillusions. Le sens de son comique, c'est l'ironie même de la vie.

« Les Temps modernes » : film communiste ?

On sait que la censure allemande a interdit la projection du dernier Charlot. Et les critiques anglais n'ont pas ménagé les reproches à un film qui leur paraît un appel au Grand Soir.

Il est vrai que la question sociale est posée, dans les *Temps modernes*, de la manière la plus simpliste, la plus tendancieuse aussi : d'un côté, le patron, exigeant et dur, qui mène son usine comme le tueur mène vers l'abattoir le troupeau bêlant; de l'autre côté de la barricade, les ouvriers, abrutis par le travail à la chaîne, réduits à la famine par des grèves incessantes, et que la police, brutale à souhait, n'hésite pas à mitrailler. Tout l'épisode sentimental (l'idylle de Charlot avec la fillette des faubourgs) est fondé sur le postulat de la lutte des classes, telle que la représente encore, en période électorale, une littérature *ad usum populi*.

Ce qui sauve ce film de la haine, c'est — précisément — l'admirable résignation de Charlot. Sans compter que l'auteur du scénario (qui est le grand mime en personne) n'a pas songé un seul instant à faire des riches les heureux du monde. Tout au contraire. Le bonheur, quand il daigne sourire, descend, comme un rayon de lune, sur le sordide appetis où deux pauvres

qui s'aident et qui s'aiment forcent l'allégresse de Dieu et de ses anges. Il y a là une sorte de délicatesse infiniment nuancée et qui est à mille lieues des déclamations outrancières des films russes de propagande.

L'ironie ne se fait âpre, l'invective ne devient virulente que sur le chapitre du machinisme. Charlot essaie de tuer sous le ridicule et l'odieux cette civilisation du taylorisme qui prétend imposer à l'homme une activité d'automate. Les premiers mètres de la pellicule, avec toute l'exagération que comporte la parodie, nous font assister à l'existence de forçats, de ces malheureux que la répétition des mouvements à la chaîne, toujours les mêmes, prépare au cabanon.

Mais il serait injuste de parler d'un film communiste. A moins qu'on ne veuille aussi parler du communisme d'un Duhamel.

Hara-kiri

Nous avons revu le mot et la chose. Parce qu'ils croyaient avoir perdu la confiance de l'Empereur, ou, tout simplement, pour montrer aux autres, aux camarades, que la discipline militaire n'est susceptible d'aucun accommodement, des officiers japonais, renouvelant le geste des samouraïs, ont plongé dans leurs entrailles une lame qui ne tremble pas.

On peut crier à la folie, à la déformation de l'esprit chevaleresque. Et il est entendu que, pour une âme chrétienne, le suicide, fût-ce le suicide par honneur, est une lâcheté.

Il reste que ces exemples d'holocaustes volontaires et en masse nous en disent long sur l'énigmatique patrie de M^{me} Chrysanthème. Car les femmes, elles aussi, consentent de bonne grâce au sacrifice de leur vie. Un des officiers entraîna dans la mort la compagne des mauvais jours. Et l'on a rappelé ce trait héroïque et brutal : lors de la guerre de Mandchourie, une mousmé n'hésita pas à se tuer, simplement parce qu'elle avait deviné quelque tristesse dans l'adieu de son fiancé; du moins voulait-elle, par sa mort, lui donner des raisons d'être brave jusqu'à la témérité.

Les congressistes pacificolâtres, les jeunes trembleurs réunis à Bruxelles et qui, faisant bon marché du devoir patriotique, ouvriraient volontiers leurs frontières à l'invasion, dénoncent, en se voilant la face, ce qu'ils appellent (*horresco referens...*) l'impérialisme japonais. En réalité, s'il faut en croire les meilleurs connaisseurs de l'âme nipponne, ce sentiment de l'honneur, poussé au paroxysme, ne serait pas autre chose qu'une des formes du culte des ancêtres. Le Japon tout entier est comme une grande famille dont l'Empereur est le chef. Toute l'ambition du soldat sur le champ de bataille, de l'officier de marine dans la tourelle de son cuirassé, c'est de ne pas déchoir, de ne pas mettre une tache sur le blason de Hizen et de Tokungawa, comme eût dit Hérédia. Et cela a bien sa pathétique noblesse.

Jeunesses pacifistes

Il faut saluer, dans ces « miettes », les intrépides associations de Jeunesse qui viennent de tenir à Bruxelles, au Palais des Académies, s'il vous plaît! de glorieuses assises. Congressistes de toute couleur et de tout poil, ces « intellectuels distingués », comme il est dit dans les communiqués de presse, se refusèrent soigneusement à faire les distinctions nécessaires. Pour eux, le fascisme, c'est la guerre. Haro sur Mussolini! Et l'on vous décoche, à l'adresse du Duce, un *factum* bien propre à faire reculer les canons sur les crêtes de l'Amba Aladji. Par contre, la Russie des Soviets apparaît comme le paradis des objecteurs de conscience. Tous ceux de nos universitaires de gauche qui

ont assisté à la parade du 1^{er} mai, sur la place Rouge de Moscou, seront sûrement de cet avis!

Mais il est intéressant de dénombrer les Jeunesses pacifistes de chez nous. Cela part de l'*Avant-Garde* (évidemment!). Puis, tout de suite, brusque crochet vers la gauche : aux socialistes et communistes s'ajoutent les athéistes (*sic*), pour former la plus homogène des associations de mauvais Belges.

Faut-il rappeler que le *Peuple* de cette semaine glanait dans l'*Avant-Garde*, organe pseudo-universitaire et pseudo-catholique, un article où un certain Hambresin (ce joli monsieur vaut d'être cloué au pilori) conseillait à l'état-major de faciliter aux Allemands le passage vers la France, par la trouée du Luxembourg? Le *Peuple* proteste : au nom de sa haine pour le régime hitlérien. Nous protestons : au nom de nos milliers de morts.

Car le tragique de ce temps, c'est que la génération des vivants oublieux traite les problèmes de la guerre et de la paix comme des questions de confort personnel et d'égoïsme parfaitement acceptable. Ramené sur ce plan de l'immédiat, le geste du soldat qui meurt pour son pays est un geste stupide. Mais comment faut-il juger les maîtres à penser dont la philosophie pernicieuse se traduit aujourd'hui par des actes de défi à l'idée même de patrie?...

Belgique et Pologne

Bruxelles n'avait pas le privilège, jusqu'à cette semaine, d'être un centre européen. Bruxelles l'est devenu. Le colonel Beck, représentant d'une très grande nation, a passé près de quatre jours dans nos murs. Il n'est pas indifférent au cœur des Belges que le ministre polonais ait choisi Bruxelles pour but d'une visite aussi retentissante. Les vieux liens sentimentaux qui nous unissent au peuple de Pologne en seront raffermis, si tant est qu'ils en aient besoin. Qu'on se rappelle les lettres du cardinal Mercier pendant la guerre. Entre mille exhortations le grand prélat nous invitait à penser à la Pologne ressuscitée.

La résurrection est faite. Elle a même étonné l'Europe. A Londres, en particulier, il a été de bon ton pendant longtemps de prendre à la légère tout ce qui venait de Varsovie. M. Lloyd George n'aimait pas les Polonais, ce qui n'était rien. Mais plusieurs Anglais, qui se croyaient des vues lointaines haussaient les épaules en voyant la nouvelle carte d'Europe, avec cet extravagant Corridor, pièce inadmissible et inviable du nouvel échiquier européen. Le Corridor fut le thème classique du révisionnisme allemand, le sujet de conversation indispensable à Berlin. Je me souviens d'une Exposition de la Prusse Orientale à Berlin en janvier 1933, quelques semaines avant l'avènement de Hitler. Tout démontrait l'injustice odieuse du procédé polonais. A cette hystérie allemande les Polonais opposaient une alliance française, étroite et touchante. Ils opposaient surtout un sang-froid remarquable, une ardeur au travail, une vigueur intellectuelle et économique qui font l'admiration de tous. Ce peuple qui passait pour ingouvernable au temps des Diètes et du *Liberum veto* de jadis, se gouvernait très bien, ou le prit désormais au sérieux.

C'est alors que, Hitler ayant succédé à Schleicher et Papen, on apprit brusquement que la Pologne s'arrangeait avec Berlin et que du jour au lendemain le couloir, le fameux couloir devenait une chose acceptable et bonne. En 1934 fut signé entre M. Lipky, ambassadeur à Berlin, et M. Hitler, un arrangement

pour dix ans. En même temps, par un renversement sensationnel, l'alliance française était dénoncée. Nos amis français en furent ulcérés. Le fait était là. Le Pacte à Quatre, en particulier, avait exaspéré l'orgueil polonais, le gouvernement du maréchal estimant qu'il y avait place peut-être pour un Pacte à Cinq, mais que cette exclusive, ou simplement cette omission volontaire, équivalait au pire des affronts.

Voici la Pologne seule en Europe. Elle dispose en tout d'une alliance allemande valable pour dix ans... et d'une excellente armée. C'est tout. Inutile de lui demander de participer à la Petite-Entente. Cette attitude lui paraît humiliante parce qu'elle subordonne tout à l'ascendant de Paris. Et puis, une entente est toujours formée contre quelque chose. Le seul lien qui unit entre eux les Etats de la Petite-Entente est une hostilité commune contre la Hongrie. Or la Pologne tient à demeurer dans les termes les plus cordiaux avec la Hongrie. J'ai expliqué ici même quels buts communs les deux Etats se reconnaissent en Ruthénie, soumise assez arbitrairement au joug tchèque. Enfin les Polonais détestent les Tchèques, qu'ils accusent en ce moment d'entretenir contre eux l'hostilité systématique du Quai d'Orsay.

Orlando disait aux signataires de Saint-Germain et de Trianon : « Vous avez balkanisé l'Europe Centrale. Vous retrouverez là toutes les difficultés des Balkans authentiques. » Il avait parfaitement raison. L'Europe Centrale concentre en ce moment sur elle toutes les sources de conflits. Ce sont les Balkans qui ne dérangent personne. Laissés à eux-mêmes, les Etats balkaniques ne sont pas dangereux. Seules les prétentions des puissances, russe et autrichienne surtout, y apportaient traditionnellement l'anarchie guerrière.

L'anarchie d'Europe Centrale n'est pas encore guerrière. Elle est cependant anarchie. Le gouvernement polonais joue audacieusement la carte allemande dans ce jeu. On ne peut pas lui en faire un grief. Que l'on examine seulement sur la carte le tracé de ses frontières. Elles sont effrayantes, et le Pacte oriental prévu par Barthou l'exposait en tout état de cause à des invasions tragiques. Les Polonais ont appris à devenir pratiques, depuis le temps où les parlotes lamentables de leurs *facta conventa* désolaient leur histoire. Ils ont invité M. Goering à de nombreuses chasses.

* * *

Mais cela ne suffit pas. A un gouvernement comme celui du colonel Beck il faut des alliances visibles et des amitiés sensationnelles. La visite à Bruxelles tient essentiellement à faire sensation. Les journaux officieux de Varsovie en font un battage organisé, avec des manchettes à l'américaine. N'oublions pas que les dernières élections polonaises, assez maladroitement engagées, réduisent les partis gouvernementaux à une minorité de 45 %. M. Beck, comme potentat aventureux de son espèce, exige un succès visible. Le voyage à Bruxelles, avec son déploiement de motocyclettes et de dépêches d'agences, prend une allure tout à fait spectaculaire, devant laquelle l'ironie bruxelloise se réveille déjà. Précisément à cause de ces conversations à mégaphones, les gens de chez nous s'inquiètent. Ils demandent ce qu'est venu faire ici ce diplomate énigmatique et bruyant. Pourquoi a-t-il chassé avec Goering huit jours avant de passer par chez nous? Pourquoi le comte Moltke, qui représente maintenant l'Allemagne à Varsovie, a-t-il cru devoir faire une démarche chez M. Beck la veille même du départ de celui-ci pour Bruxelles? Pour rien au monde M. Beck n'irait à Paris. Pourquoi n'aurait-il pas dit à M. van Zeeland : « Faites comme moi. Causez, et vous verrez. La France vient de s'aventurer par la signature précipitée du Pacte d'assistance soviétique, dans une impasse dangereuse qui la mènera à la guerre avec l'Alle-

magne, pour les beaux yeux de MM. Benès et Staline. Faites comme nous. Allez-vous vous commettre avec les Français dans le cas d'une guerre où l'Allemagne, menacée par la France liée aux Soviets, menacera de vous envahir?... »

Ces mots ont-ils été murmurés à l'oreille de M. Van Zeeland? Nous n'en savons rien, et ceux qui le répètent en savent encore moins que nous. Il existe en Belgique, on ne le sait que trop, un courant bruyant contre l'accord militaire franco-belge. N'est-ce pas le moment de glisser à l'oreille des ministres flamands que l'on pourrait faire autre chose? Et déjà, dans quelques milieux bruxellois on entend de graves messieurs proférer à voix très haute : « Un traité avec l'Allemagne? Mais volontiers. Les Polonais ont obtenu dix ans de tranquillité. Cela vaut bien quelques retournements... »

Voilà l'aspect dangereux, non pas de la visite de M. Beck, mais des commentaires qui l'entourent.

* * *

Si maintenant on cherche à voir les choses de plus haut, on devine chez M. Beck l'intention de reprendre le chemin de Londres. Pendant longtemps, devant l'indifférence voulue des Anglais, les Polonais ont pris l'attitude offensée des gens qui n'ont besoin de personne. Mais ce temps est passé. Londres est redevenu, depuis le réarmement allemand, un pôle d'attraction de tout premier ordre. A l'étonnement général la Pologne, en octobre dernier, s'est montrée sanctionniste à Genève, contre l'avis de ses amis hongrois et autrichiens, à l'instar de ses ennemis jurés les Tchèques. Ce sanctionnisme est fait pour plaire à M. Eden, uniquement. Sur la longévité de la Pologne les Anglais sont revenus de leurs anciens préjugés. En 1919, l'hôtel de leur légation à Varsovie avait été loué pour quinze ans. Il y a deux ans, ils ont acheté l'hôtel. La Pologne est donc une chose qui dure.

Bruxelles serait donc une première étape sur la route de Londres... et qui sait, sur celle de Paris. En tout cas, le gouvernement polonais actuel s'occidentalise.

Et bien, s'il en est ainsi, nous ne demandons pas mieux. Si M. Beck n'est venu ici que pour nous demander de resserrer les liens qui unissent la France à l'Angleterre, afin de se joindre à nos efforts, c'est tant mieux. Souhaitons qu'il en soit ainsi. Et insistons-y. Aux vieux sentiments d'amitié et de reconnaissance que nous gardons pour la Pologne se joindra celui d'une entente précise et durable où les deux pays auront tout à gagner.

CHARLES D'YDEWALLE.

Saint François, inspirateur de beauté⁽¹⁾

« Vois-tu, là-haut, dans la montagne, ce petit feu qui tremble et qui ne s'éteint pas?... » Ce feu, cette flamme tremblante et obstinée brillant sur les hauteurs, que montrait à François sa Dame la Pauvreté, c'était l'amour divin qui désormais allait être sa vie. Ceci était la suite logique de sa première démarche : le renoncement appelle l'amour. Ce qui nous retient d'aimer, c'est la lâcheté devant ce *don de soi* qu'implique tout amour.

François a eu le magnifique courage de se donner, de tout donner : fiancé à la Pauvreté, il a pacifié en son âme la tempête

(1) Allocution prononcée à Radio-Catholique, mardi dernier, à l'occasion de la radio-diffusion de *Saint François d'Assise*, de Gabriel Pierné.

des désirs. C'est la paix : « Le soir flotte, la plaine est sereine, là-bas... » C'est la paix propice à l'amour : de la plaine paisible, François maintenant va monter, libre et allégé, vers les hauteurs divines, et la flamme séraphique va s'allumer en lui. La Pauvreté et le Christ : toute sa vie va être absorbée, commandée, soulevée par ces deux amours, va être transfigurée par ces deux beautés très pures pour devenir un sublime poème.

Il est toujours bienfaisant de contempler la Beauté : nous sommes faits pour elle — et nous le sentons si bien! — elle possède une vertu purifiante, une force élevant dont nous ressentons l'effet à chacun de ses contacts. Aujourd'hui, grâce à l'admirable talent de M. Pierné, grâce aussi à la radio et à la noble initiative de M. Jean Meer — qu'ils en soient bénis tous deux! — il nous est donné de contempler un des plus beaux visages d'homme qui aient paru sur terre.

Dieu avait déposé de naissance dans le cœur de François cette première étincelle qui fait les artistes et les poètes : l'attirance vers le beau. C'est peut-être là le fond de sa nature. Oh! au début il s'était bien leurré sur l'objet de cette tendance : comme la plupart d'entre nous, il l'avait gaspillée à tout venant, s'attachant à des bagatelles qui ne laissaient en son cœur trop grand que le vide et l'insatisfaction. Mais depuis que le Christ lui avait parlé en la nuit de Spolète, ses yeux s'étaient ouverts; il avait découvert la Beauté centrale d'où procèdent toutes les autres et qui seule peut assouvir nos désirs infinis : et de ses lèvres avait jailli le cri vainqueur qui établissait sa vie dans la vérité : « Mon Dieu, et mon tout! »

Cela lui avait fait un cœur de saint — et par là même un cœur de poète, dans le sens le plus élevé du mot.

C'est ce même besoin de beauté qui avait tourmenté la grande âme du divin Platon. Mais celui-ci n'était que philosophe : il n'avait abouti qu'à l'abstraction; au sommet de son échelle dialectique, sa contemplation et son amour se perdaient dans les nuées métaphysiques. C'est pourquoi Platon n'a pas inspiré les artistes ni les poètes : il n'a aidé que les penseurs.

François, lui, a abouti à la réalité concrète : il a trouvé le Christ, Beauté divine, suprême et transcendante, et homme en même temps, c'est-à-dire objet d'amour dans le sens le plus humain du mot. Or la beauté ne vaut que pour être aimée. François a trouvé le Christ et il en est devenu amoureux. Sa vie, c'est cela : une surnaturelle histoire d'amour, plus touchante et plus pathétique que les plus beaux romans. Il a montré au monde une inoubliable figure d'amoureux du Christ; et le monde a tressailli d'un sentiment nouveau, et le christianisme s'est mis à vibrer dans les cœurs : « Saint François, dit Emile Mâle, semble avoir donné à la chrétienté entière le don des larmes. » Il apportait au monde cette révélation que la religion est la chose la plus poétique, la plus émouvante qui soit, étant la plus divine et en même temps que la plus humaine. Et les œuvres jaillirent du cœur chrétien renouvelé : les charmantes *Méditations de la vie du Christ* attribuées à saint Bonaventure, et ce livre poignant *L'Aiguillon de l'Amour*, et les poèmes passionnés de Jacopone de Todì, auteur de l'immortel *Stabat Mater*, et les Mystères, qui montraient au concret au peuple les choses que jusque-là on avait seulement pensées. Partout ce fut une éclosion sans précédent d'une poésie toute neuve.

* * *

Mais François n'était pas que poète. L'amour est exigeant. Il le savait. Il y mit une chevaleresque générosité. Il fut d'une étonnante hardiesse devant l'idéal : il est essentiellement un réalisateur d'idéal — et cela est infiniment plus beau que de chanter seulement l'idéal. Son vrai poème fut sa vie. Rien ne l'a étonné des exigences de l'amour, rien ne l'a trouvé hésitant.

Mendicité, pénitence, baiser au lépreux, tout lui a paru également naturel, parce qu'il aimait en perfection. Eveilleur d'idéal héroïque, il a de la sorte inspiré d'autres chefs-d'œuvre que ceux des artistes : d'innombrables âmes de saints qui ont marché à sa suite. Et c'est là, dans l'ordre de la beauté, ce qu'il y a de plus élevé. La beauté morale, élément suprême de l'art, ne peut être disjointe de la beauté plastique, et lui est supérieure. Les Grecs, ces grands maîtres en beauté, le savaient bien, eux qui, pour exprimer la perfection, avaient forgé un mot unique pour dire ces deux choses : « beau et bon ».

Or, par la plénitude même de son renoncement, François retrouva tout en Dieu. Vivant dans la beauté pure, il avait rejoint la simplicité originelle et l'innocence des premiers jours : et le monde était revenu à lui, restauré, irradiant le divin. Il pleurait d'amour devant la beauté d'une fleur; les oiseaux, les agneaux et les loups conversaient familièrement avec lui : il se promena à l'aise dans une création pleine de Dieu, ainsi que dans un paradis terrestre.

Et encore une fois le cœur humain s'est ému à ce spectacle : il a entrevu, reconnu le paradis perdu, et une nouvelle source d'art s'est ouverte dans le monde. Car l'art, au fond, c'est cela : il est, comme dit Baudelaire, l'effort instinctif d'une âme exilée dans l'imparfait pour retrouver son paradis. Et ici encore ce fut une extraordinaire floraison. Le rafraîchissement qu'apportait l'âme candide du petit pauvre apparaît, clair et ravissant, dans son merveilleux *Cantique du Soleil*. C'est à cette source que vinrent boire Giotto et Gozzoli, Dante et Robbin, Murillo et Cano, et toute une multitude d'artistes et de poètes, parmi lesquels, plus près de nous, Maurice Denis et Le Cardonnel, Tinel et Pierné.

Saint François est demeuré le saint le plus sympathique non seulement aux artistes, mais à tous : c'est qu'il est peut-être le saint le plus humain. Il est si souriant dans son étonnante candeur! Même dans son héroïsme il reste si proche de nous : et jusqu'aux ravissements de l'Alverne, il nous semble que nous le comprenons encore.

Pourtant, c'est ici un sommet dans l'histoire de l'amour et de la beauté. La cime suprême est le Calvaire : Dieu souffrant pour les hommes. Saint François est monté assez haut pour rejoindre ce point sourcilieux : et l'on a vu un homme, écrasé par l'amour, souffrir les souffrances de Dieu même. Ici nous touchons au sublime : il n'y a plus qu'à se taire et à fermer les yeux...

Ah! mes frères, laissez-moi, avant de vous quitter, vous faire ce simple sermon : Soyez beaux, soyez saintement poètes, divinement artistes en votre vie. Cet art-là, celui de vivre en beauté, a été celui du séraphique Poverello : et cet art, le plus haut de tous, est accessible à tous. Si saint François eût vécu de nos temps, lui qui écrivait des lettres « à tous les fidèles », il eût certainement utilisé la radio, cette merveille, pour vous crier : « Mes frères, mes pauvres frères, je vous vois malheureux et moroses : c'est parce que vous êtes descendu, au lieu de monter à Dieu. Allez à Lui, et vous trouverez la seule chose nécessaire : le trésor de la joie parfaite. »

Frères lointains qui m'écoutez, croyez-en aujourd'hui un homme que saint François a rendu infiniment heureux et qui voudrait partager avec vous son bonheur. En écoutant la suite de l'admirable poème, laissez-vous pénétrer par la vertu de l'aimable saint, confrontez votre vie avec ce qu'elle pourrait, avec ce qu'elle devrait être, et mettez-vous en marche vers cette vie plus haute. Gardez le culte de la beauté, vivez d'elle et pour elle, soyez dignes de vous-mêmes et du Père Céleste qui vous a formés avec infiniment d'amour : et, je vous le dis en vérité, vous aurez part au Royaume des Cieux.

MARTIAL LEKEUX, O. F. M.

La théologie en veston

Philosophie autour de l'Action catholique

Quand j'écrivais que l'apôtre laïc ne doit pas perdre de vue l'altitude du christianisme, je ne croyais pas être si bien compris. Voici que, faisant écho à ma remarque, un étudiant en lettres me déclare : « Ceux qui trouvent le christianisme facile, ce sont ceux qui n'ont jamais essayé de le pratiquer. » La formule est heureuse, et je ne pense pas que quiconque cherche sincèrement, selon le mot de l'Apôtre, à « former le Christ » en lui puisse y contredire. « *Ibi dolor ut parturientis...* : C'est là une douleur du même genre que celle de la femme qui met au monde. »

Fixé sur l'ascension qu'il doit entreprendre et faire entreprendre aux autres, l'apôtre laïc débayera soigneusement le terrain. « *Non colligunt de spinis uvas...* : L'on ne cueille pas des raisins sur des épines. » La qualité des âmes à qui l'on a affaire importe au plus haut point. Quelle erreur ce serait de croire qu'elles sont toutes dans le même état de réceptivité par rapport à la vérité religieuse. On n'imagine pas la somme de préjugés de toutes sortes que l'Esprit de ténèbres s'applique à accumuler devant la plupart d'entre elles pour les empêcher de voir l'Eglise et Jésus-Christ sous leurs véritables couleurs. Elles en sont enveloppées comme d'une buée.

Ces préjugés, on les surprend parfois au fil des conversations. C'est la goutte de venin qui sourd tout à coup et laisse présager la source amère d'où elle procède. Rien n'est plus pénible à constater pour qui est sincère. Mais tel est le fait, et il faut bien malheureusement se rendre à l'évidence. Il s'y ajoute presque toujours la déchéance morale. Celle-là aussi, il importe de savoir la constater. On ne dira pas, comme je l'ai entendu souvent, abusant de la comparaison évangélique, que « la mèche fume encore », en présence d'un sépulcre blanchi au dedans duquel la luxure exerce ses tristes ravages et répand déjà une odeur de mort.

Cette vue nette des choses n'empêche nullement d'ailleurs, comme certains le croient, la commisération. Au contraire. Mais elle empêche cette commisération de dégénérer en un sentimentalisme improductif ou de se traduire en expédients inefficaces. Si on ne l'a pas, on va à la dérive. On se met à la recherche de je ne sais quelles recettes successives et sans lien, pour guérir les âmes, alors qu'il s'agirait d'appliquer une *thérapeutique de fond et intelligemment réglée*. On se contente de passer une légère couche de plâtre sur les murs d'une maison en ruine alors qu'il faudrait reprendre celle-ci par la base. Cette restauration superficielle est aussi éloignée que possible de la refonte morale totale que l'Action catholique se propose d'opérer. De même qu'un labour profond est la condition indispensable de l'agriculture terrestre, un travail préalable non moins sérieux l'est aussi de la divine agriculture.

* * *

L'on se gardera de prendre le moyen pour la fin. Le moyen, ce sont les œuvres innombrables nées de l'ingéniosité catholique. Rien n'est méprisable assurément de ce qui peut servir à conduire les âmes à Jésus-Christ. Tout cela part d'un excellent sentiment. « Epreuvez tout, écrivait l'Apôtre aux Thessaloni-

ciens à propos des prophéties, et retenez ce qui est bon. » La maxime se peut appliquer aussi aux œuvres.

Toutes les aiguilles sont bonnes autrement dit, mais à une condition : c'est que le fil passe. Et, pour qu'il passe, il faut qu'il soit solidement enfilé. Sinon aucun point ne se marque, et le travail n'avance pas. Tous les appâts sont bons, mais à une condition : c'est qu'ils soient si bien accrochés à l'hameçon que le poisson se prenne en les happant. Tous les contacts sont utiles, mais encore importe-t-il que ce soient de bons contacts, laissant passer librement le fluide divin.

Il faut, autrement dit, et pour parler net, que, dans les diverses œuvres, le point de vue religieux, qui est en définitive leur raison d'être, soit nettement mis en évidence et prédomine. Cela, le plus tôt possible et dès le début même, pour dissiper toute équivoque et éviter toute déviation. Ce serait fausser l'esprit de nos œuvres que d'en taire systématiquement le vrai but et d'en faire une sorte d'« attrape ». D'autre part, il est évident que des coupes d'argent ou d'or et des médailles constellant des drapeaux et sanctionnant des matches victorieux ne seraient rien si, dans le stade du salut, ne se marquaient des progrès parallèles.

Il faut que la pilule, si dorée soit-elle, s'avale finalement. Or, on a beau la dorer si bien qu'on voudra, on ne réussira pas à lui enlever sa saveur amère. On a beau faire : le christianisme n'ira jamais sans la croix et le renoncement. Mais, par un de ces paradoxes qui abondent dans l'Évangile, c'est au bout de la croix qu'est la vie, au bout du renoncement qu'est cette « paix et cette joie de l'Esprit-Saint » qui « dépasse tout sentiment » dont parle l'Apôtre. L'originalité du christianisme consiste précisément à faire surgir ainsi de la mort la vie, et c'est le triomphe de la grâce de nous aider à supporter l'une en vue de l'autre. D'où la place, à côté des formes indirectes d'apostolat dont je viens de parler, de l'*apostolat direct* qui, lui, consiste à mettre carrément et sans autre forme de procès la question religieuse sur le tapis en en faisant l'unique appât. Il n'y a rien à perdre à cela, au contraire. L'apôtre qui aura assez de chaleur d'âme et de crânerie pour entreprendre cette pêche au vif sera étonné des résultats. Ce fut celle des premiers ouvriers de l'Évangile. Elle me paraît mériter de ce fait d'être mise sur un rang à part.

* * *

On se méfiera par-dessus tout des succès faciles. Les pêches miraculeuses sont rares. Un de nos évêques français, invité à tracer un programme de réorganisation de son diocèse, déclarait : « Nous sommes au temps de la pêche à la ligne et pas à l'époque de la pêche au filet; on ne convertit pas les masses en bloc. » Il exprimait là, hélas! une vérité tangible. Oui, pour les « hommes de peu de foi » que nous sommes, la pêche à la ligne et même au goujon est la seule qui convienne, la seule qui soit toujours de saison. Les pêches au filet et avec belles pièces sont pour les saints, et les saints sont rares par nos temps de laïcisme. Sans doute il y a eu des époques où l'atmosphère était tellement pénétrée de christianisme que la vérité trouvait près des âmes un accès facile. Mais, même alors, les vraies conversions se comptaient. A cela rien d'étonnant. Il suffit de consulter notre propre cœur pour constater les résistances que l'homme, même le meilleur, est capable d'opposer à la grâce. C'est inouï. Chacun s'efforce secrètement d'amortir son choc bienfaisant. Chacun craint ces changements profonds dont notre nature doit faire les frais. Nous ne voulons pas en un mot de la mort salutaire qui conduit à la vie. Bref, le cœur de l'homme est une citadelle imprenable pour qui ne l'aborde pas avec les armes de la sainteté.

C'est pourquoi — que les mathématiciens me pardonnent! — j'en veux un peu aux statistiques. Ces belles infidèles sont traîtresses au possible et risquent de fausser à jamais l'esprit de l'apôtre. A les lire, on serait tenté de croire parfois que, dans tel pays ou dans telle région, la renaissance catholique s'affirme vertigineuse, telle la flamme qui court rapide le long du fulmicoton à travers les bougies d'un lustre un jour d'adoration perpétuelle. Rien de moins conforme à la saine vérité. De grâce, un peu de réalisme! Pas de cette poudre rose qui n'est qu'un trompe-l'œil! Ces statistiques imprudentes ne renseignent pas plus sur la température d'un pays que le nombre des communions sur l'état réel d'une paroisse. « *Non numerantur, sed ponderantur...* Les conquêtes chrétiennes se pèsent; elles ne se comptent pas. »

* * *

Mais il en est des combats de la foi comme des autres : ils exigent une tactique et des précautions d'autre part, car ils épuisent à la longue si l'on n'y prend garde. Il faut dès lors au soldat chrétien, pour les engager avec avantage et les endurer sans dommage, de solides provisions de route. Il lui faut, pour parler sans image, un régime de suralimentation spirituelle, et, pour ce, une musette bien garnie. Au risque de passer pour un Quaker ou un membre de l'Armée du Salut, j'y voudrais voir, entre autres choses, une Bible. Celle-ci m'apparaît comme l'équivalent du gâteau cuit sous la cendre et de la cruche d'eau que l'ange de Yahweh présenta au prophète Elie alors que, traversant le désert, il gisait accablé de fatigue sous le genêt. Il n'y a pas de meilleur code de l'Action catholique, un code illustré qui plus est, et où la théorie et l'exemple fusionnent à plaisir. Aussi je ne m'étonne pas que Bossuet ait songé à en tirer une politique à l'intention de son royal élève... C'est un scandale, je ne me lasserai pas de le répéter, de voir comment les catholiques les plus éduqués vivent peu en contact avec les Livres saints. Quoi d'étonnant, dès lors, qu'ils parlent en profonds ignorants du mystère chrétien et de ses exigences et qu'on les entende si souvent mésestimer Dieu et ses droits souverains? « Dieu parle bien de Dieu », déclarait Pascal. Les hommes, au contraire, si bien qu'ils en parlent, le défigurent toujours quelque peu et le rapetissent. Il fait bon le voir passer avec sa Majesté sacrée dans les formules qu'il a lui-même dictées. Devant cette auguste perspective, l'Action catholique s'établit tout naturellement sur son véritable terrain : le terrain du divin reçu et expérimenté.

A l'apôtre laïc, il faut, au surplus, *une doctrine et une doctrine forte*. Si beaucoup d'hommes, bien disposés de par ailleurs, échouent dans l'action, c'est à mon avis qu'ils n'ont aucune théologie. C'était l'opinion qu'exprimait un jour Mgr de Salinis à Louis Veillot. Comme celui-ci lui rapportait une conversation qu'il avait eue avec M. de Metternich, et au cours de laquelle le grand homme d'Etat autrichien s'était plaint de ses insuccès politiques qu'il attribuait à l'esprit délétère du siècle, le prélat de répondre : « Tous ces gens-là sont des hommes de mérite, même des hommes de bien. Ils sont sages, modérés, pères de famille. Il n'ont pas de violentes ambitions; ils parlent couramment, et il y a parmi eux des orateurs. Ils savent beaucoup de choses, du grec, de la chimie, jusqu'à de l'histoire. Mais il leur faudrait de la théologie, et ils n'ont même pas de catéchisme... »

Et qu'on ne dise pas surtout que la théologie n'a rien à voir avec l'Action catholique, que celle-ci est d'un autre ordre. Je prétends, moi, et je me fais fort de le montrer, que les chapitres, même les plus abstraits en apparence, de la théologie, celui de la grâce par exemple, ont un étroit rapport de parenté avec elle. L'action vraiment efficace, *c'est celle que la théologie informe et*

féconde sans cesse. Quand donc verrons-nous se dessiner enfin, dans les rangs catholiques, une élite de laïcs théologiens? J'en appelle la venue de tous mes vœux. Ce seraient là les forts d'Israël devant qui l'armée de Satan ne tarderait pas à se replier en déroute terrassée par les « armes de lumière » dont parle l'Apôtre.

Je voudrais voir figurer aussi dans la dite musette les encycliques pontificales. On n'y prête pas en général assez d'attention. C'est pourtant par elles que nous arrive la voix autorisée de Celui qui a reçu de Jésus la mission de paître les brebis! D'autre part, on se donne trop souvent le luxe de les écrémer, de leur enlever leur vigueur surnaturelle en glissant habilement sur les passages considérés comme les plus gênants. C'est particulièrement frappant, j'aurai l'occasion d'y revenir, pour l'encyclique récente sur le mariage, dont beaucoup de points essentiels sont restés lettre morte.

* * *

On se gardera de confondre action et agitation. Cela va de soi dira-t-on. Oui, en théorie; mais en fait? Croyons-en sur ce point la perspicacité de Bossuet. « La vie chrétienne, écrit-il, doit être une vie cachée, et le chrétien véritable doit désirer ardemment de demeurer caché sous l'aile de Dieu sans avoir d'autre spectateur. Mais ici toute la nature réclame et ne peut souffrir cette obscurité dont voici la raison, si je ne me trompe : c'est que la nature répugne à la mort; et vivre caché et inconnu, c'est être comme mort dans l'esprit des hommes. Car, comme la vie est dans l'action, celui qui cesse d'agir semble aussi avoir cessé de vivre. Or les hommes du monde, accoutumés au tumulte et aux empressements, ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure, et ils croient qu'ils n'agissent pas s'ils ne s'agitent pas, et qu'ils ne se remuent pas s'ils ne font du bruit; de sorte qu'ils considèrent la retraite et l'obscurité comme une extinction de la vie. »

L'Action catholique enfin, sous peine de s'exercer en pure perte, devra procéder d'une *vie intérieure débordante*. « Livrer aux autres ce que l'on a contemplé : *contemplatiis tradere* » : c'est en quoi saint Thomas fait consister l'apostolat. Toute cause étant supérieure à son effet, écrit-il ailleurs, il faut par conséquent plus de perfection pour perfectionner les autres que pour se perfectionner soi-même. Donc *prière et contemplation d'abord*, action ensuite. Tel est l'ordre hiérarchique à sauvegarder. Par la piété et la contemplation l'âme se nourrit; par l'action elle se donne. « Voulez-vous être sages? demande saint Bernard. Soyez des réservoirs, non des canaux : *Si sapis, concham te exhibebis, nos canalem.* » Le canal laisse écouler l'eau qu'il reçoit sans en garder une goutte. Le réservoir, au contraire, se remplit d'abord, puis, sans se vider, verse un trop-plein toujours renouvelé dans les champs qu'il fertilise. Combien qui, adonnés aux œuvres, ne sont jamais que des canaux et restent eux-mêmes à sec alors qu'ils s'efforcent de féconder les cœurs? « Il y a aujourd'hui dans l'Eglise beaucoup de canaux, ajoute tristement l'abbé de Clairvaux, mais bien peu de réservoirs : *Canales multos hodie habemus in Ecclesia, conchas vero perpaucas.* »

Que dirait-il en nos temps? Le comble de la déconvenue, pour l'homme moderne, c'est, quand il veut se servir de son auto, de ne pas pouvoir démarrer. Les accus..., pour emprunter le mot d'argot des garages..., en décharge, c'est la tuile des tuiles. Il y a malheureusement, au spirituel, beaucoup d'accus... en décharge. Quoi d'étonnant, dès lors, que le char des âmes ne démarre pas? « *Zelus vapor fidei*, nous dit d'autre part saint Ambroise : Le zèle bien entendu n'est que la vapeur de la foi. » Mais cette vapeur aux salutaires émanations ne se dégagera qu'à une condition, c'est que la foi soit, selon l'expression d'une hymne du Bréviaire, « brûlante de chaleur ».

On s'insurge parfois contre les méfaits d'une piété solitaire et

égoïste qui entraînerait le chrétien à dédaigner l'action et à oublier l'homme en se complaisant trop en Dieu. Franchement, le danger ne me paraît pas être de ce côté. Ce qui m'inquiéterait davantage, ce serait de voir des ouvriers de l'Action catholique négliger la prière et, pour se trop occuper de l'homme, ne pas s'intéresser assez à Dieu. L'activité fiévreuse de l'homme se substituant à l'action de Dieu, la grâce méconnue ainsi que la puissance de la prière : voilà qui corromprait tout. C'est alors qu'on serait en droit de parler de l'hérésie des œuvres...

Il est sûr que beaucoup d'actifs, d'ailleurs sincèrement pieux, avouent bien souvent que ce qui les préoccupe le plus, ce n'est pas l'action, c'est la part obligatoire à donner à l'oraison. Ils s'avouent soulagés quand sonne l'heure de l'extériorisation. Eux qui sont prêts à toutes les fatigues dès qu'il ne s'agit que d'une dépense d'activité naturelle, s'effraient à l'idée d'une existence entière à soumettre au régime de la vie intérieure. Certains même, présomptueux et pleins d'eux-mêmes, reprendraient volontiers à leur compte l'exclamation de Marthe : « Ma sœur me laisse servir », et : « Dites-lui donc de m'aider », et s'en feraient une arme contre leurs frères en apostolat qui, eux, croient prudent et nécessaire de se réserver de saints loisirs pour assurer leur commerce avec le Seigneur.

Arrière donc ce paradoxe mortel qui consiste à opposer le « mystique » et l'« actif » en faisant du premier le synonyme d'endormi, d'inapte à la vie réelle! N'est-ce point un mystique, saint Bernard, qui a donné le branle à la deuxième Croisade? N'est-ce pas de lui qu'un contemporain fait cette admirable peinture : « Il jouissait, où qu'il fût, d'une certaine solitude intérieure grâce à laquelle, tout en s'adonnant aux œuvres extérieures, il n'en demeurait pas moins tout absorbé dans la présence et l'amour de son Dieu : *Interiori quadam, quam ubique ipse circumferebat solitudine fruebatur, totus quodammodo exterius laborabat, et totus interius Deo vacabat.* » N'est-ce pas un autre mystique, le cardinal Mercier, qui fut, au cours de la dernière guerre, l'âme de la résistance à la barbarie allemande?

Sans compter que l'oraison et la contemplation ont parfois par elles-mêmes une vertu conquérante. C'est le « *somnus operarius* : le sommeil fécond » dont parle saint Ambroise. La preuve qu'elles peuvent parfois suffire à déterminer parmi les âmes de mystérieux déclenchements, c'est que saint Antoine dans son désert et ces solitaires qu'on appelait les stylites parce qu'ils vivaient sur une colonne attiraient à eux les foules dont ils se tenaient délibérément éloignés. « Ils semblaient, écrit saint Augustin, avoir abandonné le monde pour toujours. Mais on ne fait pas réflexion que leurs prières rendues plus pures par ce grand éloignement n'en étaient que plus influentes et plus nécessaires pour ce monde corrompu. » N'a-t-on pas vu en nos temps accourir les pécheurs près du confessionnal du curé d'Ars, attirés par le seul aimant de sa sainteté?

On discutait un jour au Parlement devant O'Connell un bill contre la liberté de l'Irlande. Les ministres de la Couronne triomphent déjà; le vote va être enlevé. Il faut une réponse prompte et habile. Tous les regards se tournent vers O'Connell. Mais le puissant orateur n'est pas à son banc. On se met à sa recherche, et un de ses intimes, qui connaît ses habitudes, le découvre bientôt dans l'une des salles du palais où il récite son rosaire. « Venez vite », s'écrie-t-il. Et, lui expliquant en quelques mots la situation, il veut l'entraîner à la tribune. Mais O'Connell de répondre avec simplicité : « Laissez-moi finir ce chapelet; je fais plus en ce moment pour la cause de l'Irlande qu'avec les plus éloquents discours. Voilà qui était bien entendre l'action! « *Ora et labora* : Prie et travaille » : ce devrait être la formule de tout véritable apôtre du Christ.

Stein, l'ennemi de Napoléon

La fin d'un rêve

« Le Reich est le rêve millénaire des Allemands. Il est difficile d'expliquer logiquement ce que contient cette notion du Reich : seul un Allemand peut la saisir en entier. Cette notion synthétise toute une échelle d'idées et de sentiments mystiques, religieux et politiques. La lutte pour le Reich, c'est l'idée fondamentale de toute l'histoire de l'Allemagne... Le Reich est un but éternel qui ne saurait jamais être atteint d'une façon définitive : c'est un processus de croissance long, douloureux et jamais terminé. La construction du Reich nous est imposée par la force du Destin... Le Reich a eu d'innombrables prophètes : c'est grâce à eux qu'à travers les moments les plus tragiques de l'histoire nationale la sainte flamme allumée par l'idée du Reich ne s'est jamais éteinte. »
(*Berliner Tageblatt*, 4 mai 1934.)

1814: L'Allemagne était libérée, Napoléon déchu de sa puissance. Et dans la griserie de la victoire, Stein avait pu croire un instant que son œuvre était achevée. Mais l'était-elle effectivement? N'était-ce pas plutôt la partie négative du programme politique de notre homme d'Etat qui avait trouvé sa réalisation? Les obstacles extérieurs s'opposant à une reconstitution de l'Empire germanique étaient bien éliminés. Mais cet Empire lui-même ne résidait-il pas, comme par le passé, dans le domaine des rêves?

Le rêve d'une Allemagne unie et forte avait hanté le baron de Stein au cours de toute sa vie mouvementée. Les légendes moyenâgeuses dont on bercait son enfance avaient laissé une empreinte ineffaçable sur l'âme de ce descendant de la vieille chevalerie rhénane. En faisant le choix de sa carrière, en entrant au service de la Prusse, il s'était laissé guider par son attachement à l'idée impériale allemande. L'Empire détruit, la reconstruction d'un nouvel Empire devenait le vrai but de son activité politique. En éveillant les forces sommeillantes de la nation dans le cadre de la monarchie des Hohenzollern, Stein servait uniquement la cause allemande. Et lorsque, après trente ans de service, Stein avait dû prendre le chemin de l'exil, le dernier lien qui l'attachait plus particulièrement à la maison de Brandebourg avait été brisé.

« Je regrette que vous soupçonniez en moi le Prussien et découvriez en vous-même le Hanovrien », écrivait Stein à Munster de Saint-Petersbourg, en date le 1^{er} décembre 1812. « *Je n'ai qu'une seule patrie : c'est l'Allemagne.* D'après l'ancienne Constitution je n'appartiens qu'à elle seule et non à une terre spéciale, et c'est à elle que j'ai voué tout l'attachement de mon cœur. En ce moment où se déroulent de si grands événements, les dynasties me sont complètement indifférentes. Mon désir est que l'Allemagne soit grande et forte, qu'elle puisse reconquérir son indépendance nationale et la maintenir dans sa situation particulière entre la France et la Russie. Ceci est dans l'intérêt de la nation et de l'Europe entière. Mais pour y arriver on ne saurait maintenir des formes désuètes et périmées : de nos jours on n'érige plus un système de fortifications à l'aide de châteaux féodaux et de murs crénelés. »

L'importance historique de cette profession de foi pourrait échapper au lecteur inattentif. Nous reportons trop facilement

sur le passé des notions acquises ultérieurement. Les paroles célèbres et mille fois répétées de Stein : « Je n'ai qu'une seule patrie : c'est l'Allemagne » résonnent aujourd'hui comme une banalité, presque comme une platitude. Mais au moment où il les écrivait, elles constituaient un programme audacieux et novateur semblable à celui qu'avait proclamé, quelques siècles plus tôt, Jeanne d'Arc à l'égard d'une France politiquement inexistante.

Depuis que François de Habsbourg avait décrété, en 1806, la dissolution de l'ancien Empire, l'Allemagne n'était plus qu'une « notion géographique », « Les Allemands n'ont aucune ville, ou même aucun pays dont on puisse dire vraiment : ici c'est l'Allemagne », a dit un jour Goethe à son fidèle Eckermann. « Quand j'entends parler d'un Tout que l'on dit perdu, écrivait le même Goethe à Zelter, le 17 juillet 1807, comme personne en Allemagne n'a jamais vu ce Tout et s'en est encore moins soucie, je me sens pris d'impatience quand on m'en parle et je dois faire effort pour le cacher afin de ne pas paraître impoli et égoïste. »

Dans des conditions pareilles le programme esquissé par Stein dans sa lettre à Munster devait apparaître avant tout comme une fantaisie politique. Il y a des fantaisies inoffensives : celle de Stein prenait, aux yeux de ses contemporains, un caractère nettement dangereux et révolutionnaire. En tant qu'il s'agissait de « bouter les Français hors d'Allemagne », l'accord avait encore pu se faire : la veulerie des dirigeants avait été emportée par la force torrentielle des passions nationales déchaînées. Mais après? L'unification de l'Allemagne, telle que la voyait Stein, était incompatible avec la souveraineté des princes germaniques : pour ériger l'Empire il fallait renverser une trentaine de dynasties; l'homme d'Etat traditionaliste, pieusement attaché aux legs du Moyen âge, tendait ici la main aux plus acharnés des Jacobins.

Depuis le jour où Stein avait lancé son défi retentissant au duc de Nassau en janvier 1804, il avait voué à toutes ces petites maisons princières une haine acharnée.

Les princes allemands auraient-ils possédé les qualités morales, les sentiments patriotiques les plus élevés, Stein n'aurait cessé de les considérer comme un fléau national. « La division de l'Allemagne en de nombreux petits Etats impuissants a privé la nation d'un sentiment de dignité et d'indépendance, écrivait Stein pendant son exil en Bohême; elle a fait dévier leur activité des grands intérêts nationaux vers de petites préoccupations locales; elle a favorisé la passion des titres honorifiques, la vanité et l'esprit d'intrigue qui trouvait un vaste champ d'activité dans les innombrables petites Cours. » Stein était convaincu que le salut de l'Allemagne était dans son unification. Un grand homme capable de réaliser cette union, disait-il, serait salué par la nation entière.

Stein a-t-il espéré être lui-même ce grand homme? A-t-il rêvé de ceindre un jour son front de la couronne impériale et de prendre de droit ce titre dont l'affublaient déjà les sarcasmes de son entourage? Nul ne saurait le dire et Stein n'a jamais manifesté ouvertement de pareilles ambitions. Mais pour son temps elles n'étaient nullement inconcevables. L'Empire germanique lui-même n'existait pas et une fantaisie valait l'autre. A l'époque des bouleversements napoléoniens tout était possible. « Les vieilles dynasties périront, disait Gneisenau en 1811, il pèse une malédiction sur ces princes. » Le comte Groeben, du grand état-major prussien, écrivait à ce même Gneisenau : « Toute l'Allemagne attend un libérateur, un sauveur : si ce héros national peut en même temps faire tomber les rois et les princes et agir comme chef unique, le peuple trouvera sa régénération et

le pardon de tous ses péchés. » Et l'archiduc Charles de Habsbourg, représentant de la plus puissante dynastie allemande, ne déclarait-il pas : « Le monde allemand ne peut être sauvé que par un homme qui n'est pas né prince » ?

* * *

Laissons toutefois ces rêveries. Ce n'était pas tant une question de personnes qui préoccupait Stein, mais une question de principe. A ses yeux la reconstitution de l'Empire germanique n'apparaissait nullement comme une vision lumineuse de l'avenir : c'était un but politique nettement réalisable. Cette conviction profondément ancrée dans son âme s'était affermie depuis qu'il s'était assuré du puissant appui d'Alexandre et que « l'événement imprévisible », attendu en vain pendant les trois années d'exil en Bohême, était enfin survenu.

Durant toute sa collaboration avec le Tsar russe, sur le long chemin triomphal de Saint-Petersbourg à Paris, il n'avait pas perdu de vue — ne fût-ce qu'un seul instant — ce but final. Au lendemain de Borodino, lorsque l'issue de la lutte des géants paraissait encore incertaine à l'Europe entière, il s'était empressé de présenter à Alexandre un mémoire succinct, mais remarquable par la profondeur de ses vues historiques. Stein y indiquait la nécessité de reconstituer l'Allemagne sur des bases nouvelles. Le rétablissement de l'ancienne Constitution — celle du traité de Westphalie — comporterait, à son avis, les résultats les plus désastreux. « L'Allemagne ne pourrait opposer qu'une résistance faible à la France, elle resterait morcelée entre des autorités intermédiaires dont l'existence détruit tout sentiment de la dignité d'un grand peuple. » Il soumettait à une critique encore plus sévère la Constitution de 1802, dictée par la France, parce qu'en détruisant les princes ecclésiastiques, les villes impériales, en augmentant la grandeur d'un petit nombre de maisons princières, elle privait l'Empereur de tous les moyens d'influence et de tous les ressorts pour activer le gouvernement. C'est pourquoi il croyait infiniment plus conforme aux intérêts de l'Europe de fonder un nouvel Empire — le deuxième Reich, dirions-nous — « qui contiendrait tous les éléments moraux et physiques de force, de liberté et de lumière, et qui pourrait résister à l'ambition inquiète de la France ». C'était, en somme, l'ancien empire des Hohenstaufen que Stein voulait ressusciter. N'avait-il pas écrit un peu plus tôt : « Si je possédais la force magique de réinstaller l'Allemagne dans sa gloire, c'est parmi les grands empereurs du Xe au XIIIe siècle que je chercherais mon idéal. » Mais le baron était suffisamment avisé pour comprendre que ce programme idéal se heurterait à des obstacles insurmontables. Il terminait donc son mémoire par la conclusion suivante : « Si le rétablissement de l'ancienne monarchie est impossible, alors encore le partage de l'Allemagne entre l'Autriche et la Prusse serait préférable au rétablissement de l'ancienne Constitution. » Pour faciliter cette solution et pour « ménager les amours-propres », il admettait même qu'on laissât subsister, dans ces deux grandes subdivisions de l'Allemagne, quelques territoires princiers tels que le pays de Hanovre, confédérés avec l'Autriche ou avec la Prusse.

Un an plus tard, fin août 1813, Stein présentait à Alexandre, pendant son séjour à Prague, un deuxième exposé sur la Constitution allemande. La situation n'était plus la même, une certaine partie du territoire allemand était libérée et l'expulsion totale des Français était entrée dans le domaine des possibilités. Mais entre-temps un autre danger avait surgi : les princes allemands, tout récemment encore vassaux serviles de Napoléon, commençaient à relever la tête. Eux qui n'avaient jamais possédé la souveraineté complète sous l'ancienne Constitution germanique, et encore moins sous le régime de la Confédération du Rhin, réclamaient maintenant la reconnaissance de leurs droits souverains

comme prix de leur adhésion à la lutte contre la France. Autrement dit, la libération de l'Allemagne devait aboutir à une législation définitive de son morcellement.

C'était exactement le contraire de toutes les visées steiniennes : il fallait à tout prix empêcher une pareille issue. C'est pourquoi Stein s'imposait la tâche de prouver à Alexandre que le partage de l'Allemagne en trente-six souverainetés distinctes était tout d'abord « pernicieux à la liberté et à la moralité de la Nation ». Sous l'ancien Empire, écrivait-il, « le pouvoir des princes était limité en matière d'impôts et de liberté personnelle de l'individu. Toutes ces barrières sont détruites, 15 millions d'hommes sont à la merci de la volonté arbitraire de trente-six petits despotes ». Ce partage serait, d'autre part, contraire à la tranquillité de l'Europe. « Il perpétuerait l'influence prépondérante de la France sur une population de 15 millions et permettrait à celle-ci de diriger ses efforts constamment et avec opiniâtreté contre sa rivale, la Russie. » Pour préserver à jamais la Russie d'une invasion destructive de ses frontières », il était indispensable, aux yeux de Stein, d'ériger une barrière entre l'Empire moscovite et « cette France ambitieuse, remuante et perfide ». Et ce but ne saurait être atteint autrement que par l'unification de l'Allemagne. De ceci découlait tout le reste du programme. « La souveraineté des trente-six despotes sera remplacée par l'ancienne supériorité territoriale de l'Empereur », proposait Stein. « Les princes seront privés du droit de guerre et de paix qui sera transféré à la Diète et à l'Empereur. On délèguera à celui-ci le pouvoir exécutif, la surveillance sur les tribunaux de justice, sur la perception des impôts, sur les institutions militaires. Le pouvoir législatif sera confié à la Diète et à l'Empereur. » La dignité impériale sera conférée à l'Autriche, mais on s'occupera en même temps « de lier la Prusse fortement à l'Allemagne et de lui donner un degré de forces intérieures pour pouvoir concourir à la défense sans s'épuiser ou sans risquer son existence politique... La Prusse devrait avoir une population de onze millions d'hommes et ses rapports avec l'Allemagne seraient ceux d'un Etat de cet Empire et d'un garant de sa Constitution. » Pour faire arriver la Prusse à ce degré de puissance, il fallait donc, selon Stein, lui accorder certains agrandissements territoriaux qu'elle avait bien mérités par sa constance pendant la guerre de libération. Stein ne précisait pas, vis-à-vis d'Alexandre, la nature de ces nouvelles acquisitions prussiennes, mais il était plus explicite dans une traduction allemande du mémoire destiné à l'usage de Hardenberg : il y était question d'attribuer aux Prussiens le Mecklembourg, le Holstein et la Saxe Electorale.

On sent à chaque instant, dans ces deux grands mémoires du baron de Stein, à travers l'éloquence officielle, l'effort que s'impose l'auteur pour se maintenir strictement sur le terrain de la politique pratique. Mais, hélas ! il y restait toujours quelque chose d'irréel. Malgré toute son expérience dans les affaires d'administration et de gouvernement, Stein faisait figure d'illusionniste dès qu'il abordait le problème de l'unité allemande. Tragédie du prophète proclamant une vision d'avenir à un monde incapable de le comprendre !

* * *

Pour obtenir la réalisation effective de ses projets, Stein aurait dû avant tout s'appuyer sur un puissant parti. Or, la vie politique dans le sens moderne était encore inexistante en Allemagne. S'enrôler en masse dans les corps de francs-tireurs, mourir en héros les armes à la main, voilà de quoi étaient capables les meilleurs représentants de la jeunesse allemande. Mais il aurait été vain d'attendre de cette jeunesse une participation à une action politique réfléchie : elle ne possédait ni les capacités,

ni les moyens de faire triompher ses idées, d'ailleurs vagues et nébuleuses.

Les hommes en place, ceux qui détenaient le pouvoir, ne pouvaient envisager les conceptions du baron autrement qu'avec horreur : les princes, grands et petits, avec leurs ministres et leur entourage avaient eu vite fait de discerner en Stein un ennemi d'autant plus dangereux qu'il jouissait de la haute protection de l'Empereur de Russie. Ils avaient engagé contre lui, dès le début de 1813, une lutte sourde et tenace que le baron contribuait de son mieux à envenimer par son intransigeance coutumière. Une lettre écrite par Stein à la princesse Radziwill, de Dresde, le 12 avril, nous permet de juger sa façon de penser et d'agir vis-à-vis de ces milieux influents. « En passant par Breslau, écrivait-il, je m'y suis arrêté un jour et j'ai été frappé de l'impudence des misérables qui se trouvent toujours à la Cour (de Prusse). Le prince Wittgenstein (l'ancien destinataire de la lettre interceptée), m'a fait proposer par Hardenberg de me voir; je lui ai fait répondre que ma porte ne s'ouvrait que pour des honnêtes gens. » Et après avoir accablé des mêmes injures un autre grand seigneur, le prince Hatzfeld, Stein concluait : « Ce sont des misérables qu'il faut couvrir de mépris et d'opprobres. Je vous demande pardon de vous parler de ces insectes.

Et pourtant il y avait bien parmi ces « insectes », parmi ces dirigeants effectifs de la politique allemande, certains hommes qui, sans partager les conceptions steiniennes dans toute leur ampleur, entrevoyaient tout de même avec la même netteté que lui la nécessité d'enrayer l'éparpillement des forces nationales et de créer un certain lien entre les trente-six principautés. Mais leur idéal était fédéraliste et légitimiste : ils envisageaient quelque chose comme une ligue des princes. Le grand publiciste Gentz était le défenseur le plus intelligent et le plus influent de ce système. Il préconisait « le partage de l'Allemagne en deux grandes confédérations réunies par une alliance perpétuelle, dont l'une sous la protection de l'Autriche et l'autre sous celle de la Prusse; les membres de ces deux fédérations conserveraient tous leurs droits de souveraineté, sauf à être astreints à un système militaire uniforme. » Passé au service de l'Autriche, Gentz avait gagné, dans ce pays, de nombreux adhérents. Par contre, le programme unitaire de Stein y était extrêmement peu populaire. Et c'est justement du camp autrichien que devait surgir l'adversaire le plus dangereux de la politique steinienne : le comte Clément de Metternich en personne, le représentant le plus éminent de la tradition courtisane et conservatrice.

Il est aisé de s'imaginer avec quel sourire hautain l'impassible ministre des Habsbourg devait parcourir les mémoires fiévreux de l'ancien proscrit, vivant en marge du quartier général russe (1). Que pouvait Stein contre un pareil adversaire? Le baron se plaignait de « l'esprit frivole et suffisant de Metternich avec son manque de respect pour la méthode ». « Il y a tout lieu de craindre, écrivait-il de Fribourg le 30 décembre 1813, que le comte de Metternich portera dans l'arrangement final des affaires de l'Allemagne le même manque de respect pour la vérité et les principes qui les a déjà gâtés en partie et qu'il vient de manifester d'une manière si nuisible en Suisse. » Ces paroles étaient adressées à l'Empereur Alexandre, en lequel Stein voyait son suprême appui. Mais que valait cet appui?

Alexandre, avec ses grenadiers et ses cosaques, n'était pour les Allemands qu'un auxiliaire utile dans la lutte contre l'ennemi commun. Stein se trompait lourdement en voulant attribuer à

(1) Metternich se défendait de détester le baron de Stein : « L'amour et la haine des personnalités sont des faiblesses qui n'exercent pas d'influence sur ma façon de conduire les affaires. » Il le rangeait tout simplement parmi « les gens impressionnables » ce qui était dans sa bouche une marque de suprême dédain.

l'Empereur de Russie un autre rôle : lui-même ne s'était-il pas rendu suspect aux yeux des patriotes en sa qualité officielle de dignitaire russe?

Et si encore il avait pu compter sur Alexandre envers et contre tous! Mais l'attachement qu'éprouvait pour Stein le versatile petit-fils de la Grande Catherine n'était qu'un sentiment passager. Tant qu'il s'était agi de détacher la Prusse de Napoléon et de soulever la nation allemande, les conseils du baron avaient été inappréciables. A mesure que la lutte contre le Corse prenait de l'ampleur, la divergence des buts politiques d'Alexandre et ceux de Stein devenait de plus en plus apparente. Stein voulait avant tout fortifier l'Allemagne, la remettre sur pied, la dégager de toute ingérence étrangère, de quelque côté qu'elle vienne. Quant au Tsar, les grandes victoires de 1812 à 1814 avaient éveillé ses appétits : libérateur de l'Europe, Alexandre s'envoyait déjà le protecteur; de plus en plus il subissait l'empreinte de sentiments mystiques : il se croyait l'instrument d'une volonté divine qui l'avait choisi pour abattre la bête de l'Apocalypse et pour instaurer la paix et la concorde sur terre, pour rétablir les trônes et le droit lésés. Imperceptiblement, graduellement, les chemins de ces deux hommes qui s'étaient croisés à un moment donné prenaient des directions différentes. Alexandre avait beau combler le baron de Stein de récompenses, lui conférer titres, ordres et distinctions honorifiques, leur ancienne intimité était en train de s'évanouir.

Et après tout, un politicien aussi avisé qu'Alexandre n'avait-il pas découvert depuis bien longtemps des contradictions absolument inadmissibles dans le programme que lui présentait l'homme d'Etat allemand. Comment? Ce même Stein qui se faisait le défenseur acharné du légitimisme en France ennemie n'hésitait pas à piétiner ce même principe dès qu'il s'agissait de sa propre patrie? Comment? Cet admirateur des puissants Empereurs Hohenstaufen, ce partisan d'une autorité forte, offrait la couronne impériale à la maison d'Autriche qui ne la voulait pas et ne la méritait pas? Comment? Ce même Stein qui insistait sur la nécessité d'agrandir la Prusse, de lui attribuer des territoires nouveaux, proposait maintenant de soumettre les Hohenzollern à l'égide des Habsbourg?

Il faut bien le reconnaître en toute impartialité : le programme de Stein était faussé à sa base. Déjà dans sa lettre au duc de Nassau en 1804, Stein avait proposé d'unifier l'Allemagne en la partageant entre l'Autriche et la Prusse. Depuis, il s'était enfoncé de plus en plus dans le labyrinthe de cet illogisme.

Il proposait la couronne impériale à une dynastie qui venait de la déposer. Il conférait la première place de l'Empire à cette maison autrichienne composée, selon ses propres dires, « de nobles, de juifs et d'esclaves », riche en éléments slaves et hongrois, limitrophe des Turcs et des Polonais. Donner l'Empire aux Hohenzollern était une idée trop hardie, trop nouvelle : personne n'y pensait encore. Stein reléguait donc à l'arrière-plan cette Prusse avec ses ambitions démesurées auxquelles les réformes de 1808 et le soulèvement national de 1813 avaient donné une nourriture nouvelle. Mais il y avait là des impossibilités psychologiques que Stein lui-même ne pouvait complètement méconnaître. C'est pourquoi il proposait parfois de conférer à la Prusse une situation spéciale dans l'Empire, de la déclarer garante de la Constitution. Plus tard, lors du Congrès de Vienne, il se hasarda plus loin encore : selon ses projets, le Roi de Prusse devenait le détenteur réel du pouvoir central en Allemagne, le régent effectif de l'Empire, tandis que le lustre et la pompe de la couronne impériale échouaient aux Habsbourg. N'était-ce point pousser l'absurde jusqu'à ses dernières limites?

Il était donné à Stein de poser le problème, non pas de le résoudre : ce n'est qu'en 1866 et 1871 que Bismarck lui trouva

une solution temporaire imposée « par le fer et par le sang ». La solution définitive n'a pas été trouvée jusqu'à nos jours.

Tels quels, les efforts de Stein étaient voués d'avance à l'échec. Son triomphe de 1813 devait se transformer inévitablement en défaite.

Le Congrès de Vienne ouvert, Stein eut vite fait de comprendre toute la fausseté de sa situation. Le prophète de l'unité allemande apparaissait maintenant, aux yeux de l'Europe entière, comme mandataire de l'Empereur de Russie, comme un des cinq membres de cette extraordinaire délégation moscovite où se coudoyaient le Corfiote Capo d'Istria, le Corse Pozzo di Borgo, le Rhénan russifié Nesselrode, et même un Russe authentique, le comte Razoumowski. Le rayonnement personnel d'Alexandre Ier, son charme extraordinaire, ses grandes aptitudes diplomatiques reléguèrent d'ailleurs tous ses collaborateurs à l'arrière-plan : c'est entre Alexandre, Metternich et Talleyrand que se jouait la grande partie. La Constitution allemande était pour eux une question ennuyeuse et secondaire; on la renvoya à une commission spéciale dite « Comité allemand ». Alexandre assigna Stein à y représenter la Russie.

Rarement encore, au cours de sa longue carrière mouvementée, Stein s'était trouvé dans une atmosphère aussi peu conforme à ses capacités, à son tempérament, à ses inclinations. Quarante ans plus tôt, lors de sa mission auprès de l'Electeur de Mayence, Stein avait déjà connu ces petites intrigues de Cour, ourdies par de jolies femmes et des chambellans : cette expérience lui avait fait fuir à tout jamais la carrière diplomatique. Au déclin de sa vie il retrouvait la même ambiance, transposée sur un plan infiniment plus vaste. L'Europe entière dansait sur les bords du Danube et les destins des peuples se décidaient dans des badinages de cotillon et parfois même dans des chuchotements d'alcôve. Tout ce qui était haïssable à Stein : la légèreté, l'intrigue mesquine, l'emprise voluptueuse du sexe féminin, apparaissait ici au grand jour. Grand seigneur de naissance et d'éducation, il admettait la vie des salons et il savait y briller, mais à condition d'y dominer et d'imposer à toute la conversation un ton grave, pathétique et solennel. Cette condition avait été réalisée jusqu'à un certain point à Königsberg et, par la suite, d'une façon complète, en 1812 au bord de la Néva. A Vienne, Stein se trouvait perdu dans une foule immense de ministres, d'ambassadeurs, de rois et de princes accourus pour partager entre eux, en s'amusant, les dépouilles de l'empire napoléonien. Les problèmes qui agitaient son âme n'éveillaient qu'un intérêt médiocre chez tous ces potentats et dignitaires. Si encore il avait été un bon valseur ! « La situation faussée dans laquelle je me trouvais, a noté Stein dans son journal, éveillait en moi un véritable dégoût de l'existence. J'avais une influence, mais je ne dirigeais pas. D'ailleurs mon influence s'étendait sur des hommes extrêmement imparfaits : la distraction, le manque de profondeur des uns, l'esprit borné, la froideur sénile des autres, la stupidité, la bassesse, la soumission à Metternich des troisièmes, la frivolité de tous, voilà les causes qui empêchaient la réalisation de toute idée grande, noble et généreuse. »

Dès le début, les discussions du Comité allemand firent ressortir de profondes divergences de vues entre les puissances qui y étaient représentées. Stein avait formulé son programme dans une lettre adressée à l'Empereur Alexandre le 5 novembre 1814 : « Il est conforme, disait-il, aux principes de justice et de liberté des puissances alliées que l'Allemagne jouisse d'une liberté politique et civile, que la souveraineté des princes soit limitée, que les abus d'autorité cessent, qu'une noblesse antique et illustre par ses faits d'armes, son influence dans les conseils, sa prééminence dans l'Eglise ne soit pas livrée aux caprices des

despotes guidés par une bureaucratie jacobine et envieuse... que les droits de tous soient garantis et que l'Allemagne cesse d'être un vaste réceptacle d'opresseurs et d'opprimés. » C'étaient des exigences suffisamment modestes : mais les gouvernements intéressés les trouvèrent inadmissibles. La Bavière et le Wurtemberg, ainsi que d'autres Etats de la Confédération rhénane, s'opposèrent énergiquement à toute restriction de leur souveraineté, même dans les limites étroites prévues par les fameux douze paragraphes. Le représentant bavarois prince de Wrede déclarait que son gouvernement « n'était pas directement intéressé à la Confédération ». « Il me semble qu'on ait l'intention de faire une seule nation de plusieurs peuples complètement différents, tels les Prussiens et les Bavares », s'écriait avec étonnement Frédéric de Wurtemberg, qui lui, décidément, n'avait rien appris ni rien oublié ! Les princes ne voulaient rien entendre des garanties constitutionnelles; ils réclamaient pour eux le droit de conclure des alliances avec des puissances étrangères ou de leur déclarer la guerre le cas échéant. Ils visaient à transformer la libre Confédération allemande en quelque chose de plus vague encore : une espèce d'union d'Etats présidée par un Directoire où la Prusse et l'Autriche seraient réduites à la minorité. Quelle distance séparait ces propositions des premiers projets steiniens ! Au début, il avait eu la vision d'un Empire unique et centralisé, englobant le peuple allemand tout entier; ensuite, il avait admis le partage de l'Allemagne entre l'Autriche et la Prusse; plus tard, la conservation des petites principautés sous forme d'une Fédération. Cette Fédération constitutionnelle faisait place à une Confédération de droit international. Et voilà qu'on parlait maintenant d'une simple union, d'une espèce d'alliance passagère entre trente-six souverains complètement indépendants ! Et voilà qu'on se refusait même à discuter les droits politiques des citoyens allemands ! C'en était trop...

Il offrit sa démission et quitta Vienne le 28 mai 1815, sans attendre la fin des délibérations. Et c'est dans sa calme demeure de Nassau qu'il apprit la défaite finale de son grand adversaire sur ce champ de bataille de Waterloo, où les carrés de la Garde étaient battus en brèche par les Krumpers et les landwehriens qu'il avait jadis aidés à former (1). C'est dans sa demeure familiale qu'il apprit également les décisions du Congrès de Vienne au sujet de la Constitution allemande. Selon ces décisions incorporées dans l'acte final du 9 juin 1815, les trente-quatre princes souverains et les quatre villes libres de l'Allemagne, tous égaux en droits, formaient une Confédération « pour le maintien et la sûreté intérieure et extérieure de l'Allemagne, de l'indépendance et de l'inviolabilité des Etats confédérés ». Une Diète fédérative composée de diplomates, représentant chacun des Etats et présidée par l'Autriche, était chargée des affaires de la Confédération. En cas de guerre, aucun des confédérés ne devait entrer en négociations avec l'ennemi. Les Etats confédérés ne devaient contracter aucun engagement contraire à la sûreté de la Confédération; mais sous cette réserve ils pouvaient même contracter des alliances. Voilà tout ce qui restait de cet Empire allemand uni, centralisé, garantissant aux concitoyens la dignité nationale et les droits de l'homme ! Le principe seul de l'unité allemande était sauf; pour le reste, le Congrès de Vienne se terminait, au dire de Stein lui-même, « par une farce ». C'était l'écroulement complet de tout son rêve.

Avec un siècle de recul nous pouvons juger les idées de Stein

(1) Un régiment de Krumpers et deux régiments de la landwehr silésienne battit en brèche, dans l'après-midi du 18 juin, près de Rancemont, le carré de la Garde; un bataillon de la landwehr d'Osnabruck triompha de la résistance du dernier carré de la Vieille Garde.

vieillissant tout autrement que ses contemporains : ce qui leur semblait une contradiction ne l'est plus à nos yeux. Stein indiquait tout simplement à l'humanité une autre voie que celle du libéralisme occidental dans le style du XIX^e siècle. Il s'opposait à cette désagrégation de la société qui devenait le signe distinctif de la démocratie naissante; il se refusait à comprendre et à admettre la lutte des classes. Aux idées rationalistes il opposait la foi religieuse, au culte de l'individu celui de la collectivité, au principe de l'Etat démocratique et parlementaire celui de l'Etat national et corporatif, à la notion du progrès celle de l'élan dynamique. « Stein faisait du feu avant l'heure », a remarqué très justement le duc de Broglie, son hôte de 1816. Les idées de Stein n'étaient pas les idées de son temps : elles retardaient sur son époque ou elles la devançaient d'un siècle entier. Les nationaux-socialistes de Hitler peuvent, non sans raison, le compter l'un de leurs précurseurs.

Juillet 1830... Stein a soixante et onze ans. Il ne quitte plus que rarement ses terres. La solitude se fait de plus en plus grande autour de lui. La plupart de ses anciens camarades, compagnons de ses luttes, sont descendus dans leur tombe. Ses deux filles, qui égayèrent pendant longtemps sa vieillesse, se sont mariées et ont quitté la demeure familiale. Revenant aux goûts de sa jeunesse, Stein s'est remis à la lecture d'auteurs français. Il étudie avec ferveur Guizot et Cousin : il trouve les Français « calmés, assagis par leurs malheurs ». Et voilà qu'un soir il apprend de la bouche d'un visiteur la nouvelle du jour : « Révolution à Paris! » « Encore une fois cette mauvaise nation va jeter l'Europe dans la confusion! » s'exclame Stein. « Du moment que c'était inévitable, j'eusse préféré qu'elle attendît jusqu'à ma mort. » La vieille rancune se réveille dans l'âme du baron de Stein. Il tempête à nouveau, tout comme jadis, contre le peuple « vaniteux, égoïste, rapace, irréligieux ». « Je déteste, déclare-t-il à Bodelschwingh, les Français autant que la haine est admissible pour un chrétien. » Il ne peut se consoler de voir la chute de cette dynastie qu'il avait jadis aidée à remonter sur le trône. « Si j'avais été député français, j'aurais tout fait pour maintenir le pouvoir royal; jamais je ne me serais permis de choisir un autre roi; je ne me serais pas cru compétent pour le faire. L'opinion libérale considère la légitimité comme une niaiserie; mais en employant de tels arguments, nous arriverons à considérer comme une niaiserie le droit de propriété et le droit de l'héritage. » Il est surpris de l'indulgence que l'opinion publique

européenne témoigne aux Français. « On a tout oublié, écrit-il à Gagern, de leurs dévastations, de leurs pillages; on veut maintenant les fortifier et on nous convie à adorer à genoux cette soi-disant belle, noble, grande et illustre nation. Que le diable les emporte! » C'est le dernier cri de haine de l'implacable « ennemi de la France »...

Juin 1831... Toujours le même décor. La vieille abbaye, le beau jardin, les terres rouges de la fertile Westphalie. Stein sent l'approche de la mort. Son âme est assaillie par de sombres pressentiments. « Nous avons encore à faire avec une génération habituée aux formes monarchiques et bureaucratiques », a-t-il écrit quelques mois plus tôt à son vieil ami le feld-maréchal Gneisenau. « Mais une autre génération se lève, elle pénètre tous les canaux de la vie publique; elle se forme sous l'influence de l'histoire moderne, des journaux, des pamphlets politiques; elle prend conscience d'elle-même. Elle est animée de forces juvéniles, d'ambitions, de jalousies, assoiffée d'action. Les principes religieux sont sapés par le rationalisme. Le feu des passions politiques couve sous la cendre de l'Europe entière. Mieux vaudrait diriger ce feu au lieu de laisser libre cours à sa force destructrice. » Stein prévoit pour l'Allemagne non seulement de grands bouleversements sociaux, mais aussi des dangers extérieurs. Le châtelain de Kappenberg qui se meurt à l'ombre de ses vieux chênes allemands sent l'œuvre de sa vie inachevée, son rêve encore éloigné de sa réalisation...

Car lui qu'on avait si souvent traité de visionnaire ne possède pas plus qu'un autre être humain le don de pénétrer les secrets de l'avenir.

Quarante années passeront. Au son des fifres et des tambours, le fils de la reine Louise, Guillaume de Hohenzollern, sera proclamé empereur d'Allemagne en terre ennemie, dans la galerie des Glaces du château de Versailles. Deux générations et les « trente-quatre despotes » tomberont au lendemain d'une guerre désastreuse. Vingt ans encore et un fils du peuple surgira, acclamé par les foules, pour s'ériger en unificateur définitif de l'Allemagne...

Rêve millénaire du Reich, ombre fugitive que le peuple allemand continue à poursuivre et qui s'évanouit toujours devant lui, tel un mirage (1).

CONSTANTIN DE GRUNWALD.

(1) Ces pages inédites formeront la conclusion d'un *Stein* à paraître bientôt chez Bernard Grasset, à Paris.

Les idées et les faits

Chronique des idées

La Voix de nos Evêques.

Lettre pastorale de S. Exc. Mgr Rasneur, évêque de Tournai

Elle a pour sujet la *Confession*. Ce choix a été dicté à l'évêque de Tournai par les attaques d'un apostat contre le sacrement de Pénitence et la recrudescence d'impiété dont elles furent le signal au diocèse de Tournai. Il a paru bon surtout à Mgr Rasneur d'accorder son haut encouragement à l'admirable campagne pascale de la J. O. C. et de la J. O. C. F., dont une publication parue l'an dernier dans les deux langues nous a raconté les

émouvantes victoires. Ainsi s'explique le caractère principalement apologétique de cette Instruction épiscopale qui vise à réfuter les adversaires et à préparer à leur campagne prochaine les jeunes apôtres de la milice jociste.

L'intérêt de ce grave enseignement est d'ailleurs d'ordre trop général pour que tout au moins nous n'en retracions pas ici les grandes lignes.

L'institution divine de la Confession, ses bienfaits, la réfutation des objections : tel est le partage de cette Lettre toute vibrante du plus pur zèle apostolique.

I. — Qu'elle nous vienne directement de Dieu, c'est trop clair. Elle est, dont elle est divine. Qui eût osé l'inventer, qui eût pu l'imposer, si ce n'est Dieu?

S'appuyant sur les Evangiles, l'Evêque démontre que le

Christ, l'Homme-Dieu, a revendiqué, même avec miracles à l'appui, le pouvoir de remettre les péchés et qu'il l'a transmis à ses apôtres, par eux, à leurs successeurs. Assurément, les termes de l'institution ne mentionnent pas explicitement le précepte de la confession, mais ce précepte en jaillit dans la clarté de l'évidence : « Recevez le Saint-Esprit. *Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus* » (Jean, XX, 19-23). Manifestement, de deux choses, l'une : ou le Christ établit les prêtres en qualité de distributeurs automatiques, inconscients, d'absolutions et de refus d'absolution — et cette hypothèse est outragante pour sa sainteté; ou il les établit juges idoines à prononcer des sentences d'acquiescement ou de condamnation, non à l'aveuglette, mais à bon escient, en connaissance de cause; mais, alors, puisque la cause est secrète, elle ne peut être instruite que par les aveux spontanés du pénitent, l'unique témoin à entendre dans un procès de conscience.

C'est dans ce sens que l'Eglise de tous les temps a compris les paroles du Christ.

Faire remonter seulement l'institution aux décrets du IV^e Concile de Latran de 1215, qui ont imposé en loi générale de l'Eglise la réception annuelle des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, comme un minimum en dessous duquel on ne peut descendre sans renier pratiquement sa foi, pareille prétention est évidemment irrecevable. Ces décrets n'avaient d'autre but que de secouer la torpeur des fidèles du XIII^e siècle en les acculant à l'extrême limite.

« Il est vrai, ajoute l'évêque de Tournai, qu'aux premiers siècles de l'Eglise les chrétiens se confessaient plus rarement, mais pour quel motif? Parce que l'absolution se donnait plus difficilement. Et cette sévérité trouvait sa justification dans les dangers de rechute occasionnés par la cruauté des persécuteurs, le fanatisme des hérésiarques et la violence des passions chez les chrétiens de fraîche date. La crainte d'être privé du sacrement de Pénitence pendant un long laps de temps et même jusqu'à l'heure de la mort était un frein efficace contre les tentations d'apostasie, d'hérésie ou d'incontinence. Qui blâmerait l'Eglise d'avoir tenu compte, dans l'exercice de ses pouvoirs divins et pour le bien de ses enfants, de l'état social, de la qualité des consciences, des périls encourus. Rien en cela n'est opposé à l'institution divine de la confession. Autre chose l'origine d'une loi, autre chose les modalités de son application. »

L'évêque de Tournai a beau jeu de confirmer avec son impérieuse logique l'origine divine de la Confession par l'absurdité de la thèse contraire. Que par certains aspects la Confession se rencontre avec certaines tendances de notre nature, que dans quelques cas isolés la conscience d'un criminel bourrelé de remords y trouve une sorte d'exutoire, cela se conçoit aisément. Mais, par ailleurs, l'intégrité qu'elle exige dans l'aveu sacramentel, sans excepter les fautes les plus cachées, sans taire ou pallier les plus humiliantes turpitudes, sans égard à n'importe quelle supériorité, intellectuelle ou sociale, sans faire grâce à personne au monde de quelque péché qu'il s'agisse, cette exigence-là répugne si profondément à l'orgueil, elle constitue une telle intrusion dans le domaine le plus jalousement gardé, celui de la conscience, qu'il n'y a pas de puissance ici-bas capable de ployer l'homme sous le joug d'une telle loi. On n'expliquera donc jamais de la sorte que la coutume ait pu s'en établir depuis les origines, dans l'universalité de l'Eglise, si la nécessité ne s'en était imposée au nom et par la volonté expresse et formelle de Dieu, mettant le pardon à ce prix.

« Que voyons-nous? s'écrie éloquentement l'évêque. La confession l'a emporté, l'orgueil a cédé devant elle. Les chrétiens des premiers siècles acceptaient même des pénitences publiques, consécutives à la déclaration de fautes très graves. Plus tard,

les Barbares, habitués à ne jamais courber la tête, la courbèrent sous le geste bénissant du prêtre. La Confession s'implante sur le sol africain, puis s'établit chez les peuples aux tempéraments les plus divers... On la trouve partout où la doctrine chrétienne est prêchée et personne ne peut se déclarer catholique s'il ne se soumet à l'obligation de confesser ses fautes au prêtre de Jésus-Christ. »

La conclusion s'impose, elle est ainsi heureusement formulée : « D'une part, une entreprise surhumaine; de l'autre, une merveilleuse réalisation, une impossibilité manifeste devenue une loi inflexible obligeant tous les chrétiens, même les prêtres, même les évêques, même le Pape, à confier à un prêtre les misères de leur âme. Que conclure? Une seule réponse est possible : le doigt de Dieu est là, la Confession n'est pas l'œuvre des hommes. Elle est l'œuvre du Dieu Rédempteur, qui, voulant nous faire l'application de ses mérites, était libre de nous en fixer les conditions. »

* * *

II. — Abordant les bienfaits qui découlent de la divine institution de la Confession, la Lettre pastorale fait abstraction de la restitution ou de l'augmentation de la grâce, qui est assurément le bienfait capital du sacrement de Pénitence, pour mettre en relief, dans un dessein apologétique, des avantages d'ordre secondaire inhérents à la Confession comme telle, et de nature à lui concilier même l'estime de tout homme réfléchi. Par ailleurs, dans les recommandations que l'évêque adresse, à la fin de sa Lettre, « aux vaillants ouvriers du divin Maître, pour amener dans les églises des groupes compacts de pénitents », il les engage à n'invoquer pas trop, dans leur propagande, les motifs naturels, mais à rappeler surtout les intérêts suprêmes de l'âme et les vérités éternelles.

Il est clair qu'aucune considération ne peut prévaloir sur celle-ci : celui qui était mort à la grâce, ennemi de Dieu, en état de perdition éternelle, l'absolution le réintègre, le réhabilite, le ressuscite, puisqu'elle le réconcilie avec Dieu et lui rouvre les portes du Ciel...

La Lettre fait valoir par de judicieuses considérations un triple avantage de la Confession. Par l'examen de conscience qu'elle requiert, elle amène l'homme à se connaître jusque dans les détours les plus secrets de l'amour-propre. Qui ne sait la nécessité de cette connaissance approfondie du moi pour le redressement de sa vie morale?

En second lieu, à force de se reprocher ses fautes, de s'en accuser, de les détester vigoureusement, l'âme se sépare du mal, le refoule, l'endigue; elle prend le parti du bien contre la passion, sans se laisser abattre par ses défaites suivies de généreux relèvements, jusqu'à ce qu'enfin la victoire reste à la vertu.

Enfin, il n'y a que la Confession catholique, quoi qu'en disent les protestants, pour calmer les remords, rasséréner, purifier la conscience, l'établir dans la sécurité au sujet de son sort éternel, en lui donnant la certitude du pardon.

A jamais bénie l'institution de ce *signe sensible*, authentique, cette formule non pas dépréciative, mais judiciaire, tranchante comme un arrêt : *Ego te absolvo. Je t'absous*, qui produit son effet à l'instant où elle résonne à l'oreille du pénitent. Il n'en est pas réduit à conjecturer, espérer, escompter sa libération, il perçoit nettement la parole du Juge suprême aussi péremptoire, aussi puissante sur les lèvres du prêtre qu'elle le serait sur les lèvres du Christ en personne.

A l'appui de ces raisons l'évêque allègue des témoignages des Pères de l'Eglise célébrant à l'envi la merveilleuse transformation de l'âme pécheresse, sa transfiguration dans la paix reconquise. Il fait appel à ses propres souvenirs : « Pour Nous, Nous n'oublierons jamais ces soldats alliés qui, tout au début

de la Grande Guerre, la veille d'une sanglante bataille, nous ont demandé de les absoudre et ont fait leur confession sans respect humain, dans l'embrasure d'une porte, au vu et au su de tout le monde; ni ces glorieux blessés qui, les jours suivants, trouvaient, dans l'aveu de leurs défaillances, le plus puissant des réconforts. De sentir la grâce divine descendre dans leur âme, leur donnait une énergie nouvelle pour remplir leur devoir et supporter leurs douleurs. Comme la Confession est bonne aux grandes heures de la vie!

* * *

III. — *Les objections contre la Confession.* — Elles dénotent une rare indigence de pensée, l'absolue ignorance des faits.

La Confession est *immorale*, parce que la facilité du pardon encourage à la rechute. C'est oublier que la Confession n'existe pas sans la sincérité du repentir et la loyauté du bon propos. Pas de Confession sans l'abjuration totale du mal, sans sa répudiation énergique. Sans contrition, pas d'absolution. Les plus grands crimes de la terre, un acte de contrition parfaite suffirait à les anéantir, même en dehors de la Confession; sans regret de l'offense faite à Dieu, une peccadille même serait irrémissible. La Confession immorale! Peut-on ignorer à ce point l'histoire! C'est elle qui a ployé la barbarie sous le joug de l'Évangile; c'est du baptistère et du confessionnal qu'est sortie la civilisation.

Inutile, dit-on encore, puisque la contrition est suffisante. « C'est exact, répond l'évêque, au moins pour la contrition parfaite. Mais, même celle-ci doit inclure, au minimum, le vœu de soumettre les fautes au pouvoir des chefs, selon la prescription divine. »

Trop humiliante, disent d'autres. « Disons-nous qu'il y en a bien d'autres plus humiliantes encore, que les plus grands sont obligés de faire à leur médecin, à leur avocat, à leur banquier, à leurs amis? »

Puis l'évêque montre sans peine où gît la véritable dignité, non dans l'usurpation d'une place imméritée, mais dans l'acceptation de sa place légitime. Il cite de grands noms d'humbles pénitents. Il raconte ce trait étonnant: « Un jour, l'abbé Huvelin (encore en vie, mais frappé de cécité) vit entrer dans son confessionnal un beau et grand jeune homme — c'était Charles de Foucauld, — qui, sans s'agenouiller, lui dit: « Monsieur l'Abbé, je n'ai pas la foi, je viens vous demander de m'instruire. » — « Mettez-vous à genoux, confessez-vous, vous croirez. » — « Mais, je ne suis pas venu pour cela. » — « Confessez-vous! » Celui qui voulait croire sentit que le pardon était pour lui la condition de la lumière. Humblement, il s'agenouilla et confessa toute sa vie. La foi lui était revenue et, dès ce jour, il était en route vers les cimes glorieuses de la sainteté. »

L'évêque réfute, enfin, longuement les calomnieux qui s'acharnent contre la Confession génératrice des discords familiales et révélatrice impudente, devant le jeune âge, des mystères de la vie. Il faut renverser ces accusations ineptes pour connaître le vrai; que de familles réconciliées par le ministère du prêtre, que d'enfants préservés des initiations brutales par la sagesse du confesseur suppléant les parents!

Visant ces abominables sectaires qui saccagent la foi dans le cœur des masses, Mgr de Tournai rappelle à propos ce passage consolant d'une lettre du général Leman au cardinal Mercier, en 1916: « Mes réflexions de l'exil ont surtout renforcé en moi cette pensée qu'un homme se rend coupable d'un véritable crime quand il cherche à ruiner la foi religieuse chez son prochain. Et celui qui, pour perpétrer cet attentat, s'appuie soi-disant sur la science, y ajoute le faux témoignage. »

La Lettre pastorale se termine par les sages conseils que

dictent à l'Évêque son expérience et son cœur aux jeunes propagandistes de l'A. C. J. B. et l'A. C. J. B. F. pour leur croisade paséale. J'y ai déjà fait allusion plus haut. Je ne signalerai que cet avertissement: « Rassurez les pusillanimes qui redouteraient la divulgation des fautes accusées. Le secret imposé au confesseur est tellement rigoureux que même le péril de mort ne permettrait pas de le violer. Rappelez-vous l'histoire de saint Jean-Népomucène, martyr du secret sacramentel. » Je tiens à ajouter que la Belgique a le droit d'être fière d'un autre héros qui a scellé de son sang le secret de la Confession, le R. P. Temmerman, dominicain d'Anvers, en mars 1482, dans la cause de l'assassinat du Taciturne, comme l'a péremptoirement démontré le R. P. De Meyer, pleinement approuvé dans ses conclusions par les autorités scientifiques, notamment par M. Van der Essen, qui a préfacé son œuvre de réhabilitation.

Recueillons pour finir cet appel aux jeunes apôtres qui résoune comme un coup de clairon: « Puisque les ennemis de la religion veulent redoubler d'efforts contre la Confession, travaillez, vous aussi, avec un renouveau de vigueur, au salut de vos frères. Chrétiens, seriez-vous moins ardents que les ennemis du Christ? Chargeriez-vous votre conscience d'omissions coupables? Nous ne voulons pas le supposer. Nous gardons au contraire le ferme espoir que, grâce à votre active propagande, soutenue par une inépuisable charité, grâce aux prières et aux sacrifices de toutes les âmes ferventes, cloîtrées ou non, de nombreuses victimes du doute ou de l'indifférence reviendront bientôt se jeter dans les bras de Notre-Seigneur. »

J. SCHYRGENS.



LE "MOSAN"
 POËLE BREVETÉ DANS TOUS LES PAYS
 SPÉCIALEMENT construit pour
 le chauffage des grands locaux
 ÉGLISES, ÉCOLES
 SALLES DE FÊTES

☐☐

Le "MOSAN"
 est le plus
Propre
Économique
Hygiénique
Pratique
Solide
Élégant
et absolument sans danger

Société Anonyme
LES FONDERIES DE LA MEUSE
 à HUY (Belgique)

RUBIS-RADIO NE FABRIQUE QUE DES APPAREILS DE QUALITÉ



Une qualité irréprochable
Une garantie exceptionnelle
Et que d'avantages avec

RUBIS

Deux diffuseurs!
Trois gammes d'ondes de 30 à 2,000 m.
(Réception du Vatican sur 50^m26)

Signalisation lumineuse
Un style digne de votre ameublement
Un prix à la portée de toutes les bourses

Le modèle 60 ci-contre coûte **1,990** frs. Avec table **2,340** frs
Modèles de **1,170** à **4,750** francs

CATALOGUE GRATUIT

Type 60, 62 ou 63
avec table

Deux diffuseurs!
3 gammes d'ondes!

Usines RUBIS 10-12, rue de la Briqueterie, Fontaine-l'Évêque

Téléphone : 83457 Charleroi



*Demandez la documentation et
l'adresse du distributeur le plus
proche aux*

Achetez
ISIS-RADIO

Le récepteur d'une perfection incomparable
Ondes ultra-courtes
Consommation du modèle populaire : 35 watts

Établissements **“ISIS-RADIO,,** S^{té} Coopér^{ve}

17, rue du Palais, Charleroi

Téléphones : 122.96-122.97